

LES PEINTRES-VERRIERS TOULOUSAINS AU XVI^e SIÈCLE

par Jeanne BAYLE *

J'entends par peintres-verriers les artistes capables d'exécuter des vitraux plus ou moins colorés, décorés ne serait-ce que de simples bordures ou armoiries, sertis en plomb, et je les distingue des vitriers au sens actuel du terme, qui n'utilisent que du verre à vitre incolore, mais également monté en plomb à cette époque.

Le métier

Les peintres-verriers faisaient partie au Moyen Âge des « imaginaires », comme les « tailleurs d'images », les peintres, les brodeurs ou les enlumineurs, c'est-à-dire tous les artisans représentant des histoires avec personnages. Après les désordres de la guerre de Cent Ans, la cohésion entre les différents métiers a diminué et chacun d'eux se replie sur lui-même et veut obtenir des statuts propres. C'est ainsi que les enlumineurs se séparent des imaginaires en 1478. À peu près à la même époque, les peintres et les peintres-verriers obtiennent des capitouls des statuts communs qui n'ont pas été conservés. Ceux-ci, au lieu de rester déposés à la Maison de Ville, ont été emportés par Guillaume Papillon, qui les a gardés chez lui, et n'ont été rendus à la communauté que par ses héritiers. Aussi les peintres et les peintres-verriers demandent-ils aux capitouls en 1506 d'édicter une réforme de ces statuts. Ceux-ci sont communs aux deux professions et concernent même occasionnellement les tailleurs d'images, les tapissiers, les enlumineurs et même les orfèvres. Mais la conscience de leurs différences amène les peintres-verriers à s'écarter des autres imaginaires, et bientôt des peintres, tout en restant comme ces derniers sous le patronage de saint Luc. Les statuts de 1513 ne s'appliquent plus qu'aux peintres et peintres-verriers distingués par leur chef-d'œuvre. Ils serviront de référence aux statuts accordés par les capitouls en 1641, qui ne concernent que les peintres, et à l'enquête sur les corporations de 1674. Au cours du XVI^e siècle, les peintres et les peintres-verriers se sont en effet de plus en plus écartés les uns des autres, non sans procès, en particulier en 1584 (1).

Les statuts de 1506 sont analogues à ceux qui sont accordés aux autres métiers à la même époque. Les peintres et les peintres-verriers forment une confrérie sous le patronage de saint Luc, installée dans la chapelle Saint-Luc de l'église des Jacobins. À la fin du XV^e siècle, ils partageaient encore avec les brodeurs la chapelle Saint-Pierre-Saint-Paul de la même église. La fête de saint Luc est célébrée avec solennité par l'utilisation des orgues au cours de la messe ; elle est précédée la veille de l'assistance aux vêpres et suivie le lendemain de la messe des morts. Outre les peintres et les peintres-verriers peuvent faire partie de la confrérie les autres imaginaires, les maîtres et tous ceux

* Communication présentée le 18 janvier 2005, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2004-2005 », p. 285.

1. A.D. Haute-Garonne, E 1193, f° 336-342 (statuts de 1506 publiés par G. BELHOMME, « Statuts des peintres-verriers de Toulouse au XVI^e siècle », *M.S.A.M.F.*, t. V, 1841-1847, p. 161-186) et 3 E 1493, f° 1013 (1584). A.M. Toulouse, HH 69, f° 47-57 (1513) et HH 68, p. 521-540 (1641), HH 67 (1674).

qui le désirent, à condition de payer une cotisation. La confrérie assure à ses membres des soins, remboursables, en cas de maladie ou de pauvreté manifeste et un enterrement décent, auquel tous sont tenus de participer. Les apprentis doivent rester avec leur maître et acquitter un droit d'entrée pour devenir compagnon. Ceux-ci ne passent maîtres qu'après l'exécution d'un chef-d'œuvre, le paiement d'une taxe et l'offre d'un dîner aux maîtres. Ces derniers, réunis le jour de la Saint Luc, élisent deux bailes pour un an au cours d'un banquet. Les bailes ont un rôle essentiel dans la vie du métier. Ils doivent surveiller la qualité du travail des autres maîtres chaque semaine, pacifier les conflits entre eux, régler les différends avec les commanditaires des travaux et gérer la « boîte », c'est-à-dire la trésorerie de la confrérie, alimentée par les droits d'entrée, les cotisations hebdomadaires des maîtres et des compagnons, et les amendes. Les deux bailes sont aidés par un baile de l'année précédente, dit surintendant. Mais collecter les cotisations et visiter les travaux des autres fait perdre du temps et n'est pas recherché par les maîtres en pleine activité. Aussi sont élus soit des maîtres âgés, quasiment à la retraite, soit, plus souvent, les maîtres les plus récemment créés ; on se demande quelle autorité ces compagnons de la veille pouvaient avoir sur les plus anciens et si cette solution n'était pas un moyen d'éviter tout contrôle.

Les statuts de 1513 précisent certains points de détail. Ainsi la messe du dimanche est une messe basse pour les bienfaiteurs vivants, celle du mercredi pour les bienfaiteurs morts. L'apprentissage sera de trois ans minimum. Les compagnons voulant passer maîtres doivent travailler au moins un an à Toulouse avant de présenter leur chef-d'œuvre. Les deux bailes et le surintendant détiendront chacun une clé de la boîte où est conservé l'argent de la confrérie, ils visiteront chaque samedi les ouvrages des maîtres et spécialement les girouettes et les vitrages des parties hautes avant la pose. Les maîtres ne pourront ouvrir qu'une boutique et ne pourront servir de prête-nom à des compagnons non reçus maîtres mais désirant s'installer. Le contrôle des capitouls se marque en 1513 par l'obligation d'avertir le trésorier de la Maison commune des amendes infligées par les bailes, dont en général une moitié doit revenir à la Ville pour les fortifications et l'autre à la confrérie, les bailes ayant eu vraisemblablement tendance à conserver la totalité de la somme.

Si les statuts multiplient les amendes, ils donnent aussi par là-même quelques précisions sur la technique du métier. Tout d'abord ils fixent comme chef-d'œuvre un tableau à l'huile pour les peintres et « *ung panneau de jointure où il y aura une istoire* » pour les peintres-verriers. On n'a conservé aucune description de chef-d'œuvre de peintre-verrier. Mais on sait que Blaise Olivier, maître-verrier toulousain avant 1510, doit exécuter en 1517, pour devenir maître-peintre, la polychromie d'une statue de Vierge à l'Enfant en bois, couverte d'un enduit blanc qu'il lui faut supprimer. On ne lui a donc pas imposé un tableau à l'huile comme c'était cependant prescrit par l'article 12 des statuts de 1513, et c'est peut-être la raison pour laquelle il a fallu passer un contrat devant notaire (2).

Les peintres-verriers utilisent du verre incolore ou déjà coloré, du plomb, de l'étain, de l'argent, de l'or fin et d'autres pigments que les bailes répartissent en fonction des besoins de chacun afin qu'il n'y ait pas accaparement de matières premières ; l'« or bel » et l'« or parti » ou feuille dorée sont interdits. Les principaux défauts que relèvent les bailes sont de ne pas recuire les pièces telles que « piësse carrée, bordure, chapelet » : elles devront être recuites sous peine de 5 sous d'amende. Les soudures de plomb ne doivent pas être brûlées ou trop maigres et elles doivent tenir les losanges de verre ou les bords dentelés de pièces de couleur ; il ne faut pas mettre deux morceaux de verre blanc là où un seul est nécessaire. L'amende pour toutes ces fautes sera d'un sou pour le maître s'il travaille seul et de 12 deniers chacun s'il a un compagnon avec lui.

Les outils d'un maître décédé sont vendus aux enchères par les bailes au profit des héritiers, mais seulement aux autres maîtres, à moins que la boutique ne soit reprise par un fils en âge de travailler ou par la maîtresse, non remariée hors du métier et aidée d'un compagnon (3). Ainsi s'explique que dans l'inventaire après décès de Jacques Dumoustier, en 1503, ne figurent qu'un four pour recuire les verres et une petite table pour les découper, à côté de plusieurs enseignes de boutiques et de toiles peintes. Il est vrai que Jacques Dumoustier, s'il était peintre et verrier,

2. A.M. Toulouse, HH 69, f° 50. A.D. Haute-Garonne, 3 E 6189, f° 110 v°, publié par Henri GRILLOT, « Contributions à l'histoire de l'art méridional, II, Notes sur les peintres de Toulouse entre 1500 et 1540 », *Annales du Midi*, t. XXX, 1918, p. 439, n. 1.

3. Les registres de la taille ne signalent qu'une femme verrière : « Dona Francesa Delvergié veyreria » au capitoulat de La Pierre en 1521. Elle appartenait sans doute à la famille de Huguet Delvergié, verrier attesté de 1499 à 1512 au capitoulat de Saint-Pierre ; mais peut-être était-elle plutôt marchande de verre que chef d'atelier puisque le scribe la qualifie respectueusement de « dona ». Le même registre cite au f° 36 « Dona Johanna Laveyeria », qui ne doit pas être une maîtresse verrière mais la fille d'un homme appelé Verrier ou Leverrier, patronymes très fréquents à Toulouse au début du xv^e siècle. A.M. Toulouse, CC 415, f° 26 et 36.

ne semble pas avoir exécuté de vitraux et qu'il ne possédait peut-être pas la chaudière, les pinces, louche et lingotière nécessaires. Le tire-plomb ou moulin à tirer le métal n'est pas en usage avant le milieu du XVI^e siècle (4).

Le verre n'est pas fabriqué par les peintres-verriers mais par les verriers travaillant dans les forêts. Il est ensuite porté en ville et les marchands toulousains le revendent jusqu'à Tarbes par « liens », un lien étant composé de trois feuilles de verre, mais n'assurent pas le transport. Il arrive d'ailleurs que certains peintres-verriers comme François Abadia en fassent aussi commerce. Le verre normand et le verre lorrain sont les plus appréciés dans la première moitié du XVI^e siècle (5). Le lien, chez les marchands toulousains, coûte en 1554 de 10 sous 10 deniers à 24 sous, le verre de couleur étant le plus cher. En 1537, le peintre-verrier peut acheter du verre blanc de deux qualités, à 15 sous 6 deniers le lien ou à 20 sous. Mais on ne dit nulle part le rapport entre le lien et le pam carré servant à estimer le travail de l'artisan (6).

Au XVI^e siècle, le peintre-verrier est payé à la surface : le prix comprend en général la fourniture des matières premières et le coût du travail. Le pam carré du verre le plus ordinaire lui est payé 2 sous 6 deniers et s'abaisse même à 2 sous en 1555 ; le vieux verre ordinaire est d'ailleurs revendu par les capitouls à moitié prix au maître-verrier qui a fourni une nouvelle verrière en 1559, et il servira à effectuer des réparations. À partir de trois sous, le peintre-verrier fournit du verre incolore accompagné de motifs traités en couleur ou en grisaille comme au château de Saint-Élix en 1545 et dans de nombreux chantiers municipaux. Un vitrail plus coloré coûte de 4 à 7 sous le pam dans le dernier quart du XVI^e siècle d'après les comptes de la Ville, mais déjà 5 sous en 1566 pour le réfectoire des Augustins. Les Augustins distinguaient en 1555 le verre ordinaire, plus ou moins verdâtre ou bleuâtre, du verre « blanc » vraiment incolore, le premier valant 2 sous le pam et le second 3 sous. En dehors du pam apparaissent dans les comptes de la Ville deux autres mesures : les losanges à 10 deniers l'unité, et les carreaux de 1 sou 6 deniers à 2 sous pièce ; à la fin du siècle, en 1590, il semble que carreaux et pams soit équivalents (7).

Les différences de prix sont dues non seulement à la qualité du verre mais surtout à son décor. Encore au début du XVII^e siècle, le trésorier du chapitre de la cathédrale Saint-Étienne distingue quatre sortes de verrières remises en place après l'incendie de la charpente du chœur en 1609 : historiées à personnages, peintes (sans doute simplement décoratives ou avec grisaille), blanche à bordure de couleur et simple contre-vitres (8).

Dès qu'intervient en effet le dessin de personnages, la dépense est beaucoup plus élevée que pour une vitre ordinaire et le prix n'en est plus fixé à la surface. Un vitrail historié revient de 11 à 13 livres s'il n'a qu'une lancette, à 18 livres s'il en a deux. Tels sont du moins les prix pratiqués en 1512 par les Jacobins, qui font alors réparer les verrières des parties basses de leur église ; il faut comprendre réparation au sens de remplacement de vitres existantes vu le coût élevé du travail et la normalisation des sommes indiquées. Les Augustins paient, en 1556, 13 livres pour le vitrail au-dessus du Sépulcre. Mais les Clarisses sont moins riches et le peintre-verrier ne reçoit que 21 livres pour deux vitres historiées, sans doute plus petites, en 1513. Quant aux capitouls, ils paient 16 livres pour le vitrail de la fenêtre absidale de la chapelle qu'ils viennent de construire en 1538, tandis que les autres fenêtres ne reviennent qu'à 21 livres, dont 16 livres pour les seules armoiries, toujours taxées à deux livres pièce (9).

Le peintre-verrier est très souvent chargé par la Ville d'exécuter des lanternes pour la cour de la Maison commune, le corps de garde et le pont de la Daurade. Comme les vitraux, elles sont protégées par des treillis de fer dus au lanternier. La lanterne est évaluée au même prix que les armoiries, de 2 livres à 2 livres 10 sous pièce (10).

4. A.D. Haute-Garonne, 3 E 2222, f° 156, publié par l'abbé Raymond CORRAZE, « L'art à Toulouse au XV^e siècle », *Revue historique de Toulouse*, t. XXV, 1939, p. 77. Un atelier de verrier de cette époque figure sur un vitrail de l'église de Montfort-Lury (Marne) montrant la table à découper et la roue du moulin à tirer le plomb, cf. Fabienne JOUBERT dir., *L'artiste et le commanditaire aux derniers siècles du Moyen Âge, XIII^e-XV^e siècles*, Paris, 2001, p. 278, fig. 6.

5. Normandie : cf. Dominique WATIN-GRANDCHAMP et Pascal JULIEN, « Travaux à Saint-Sernin de Toulouse dans la première moitié du XVI^e siècle », *M.S.A.M.F.*, t. L, 1990, p. 135-161. Lorraine : A.D. Haute-Garonne, 3 E 5210, f° 101, publié par Henri GINESTY et Bruno TOLLON, « Le château de Saint-Élix, nouveaux documents », *M.S.A.M.F.*, t. LVI, 1996, p. 129-150, pièce justificative n° 12.

6. A.D. Haute-Garonne, 3 E 12042, f° 137 (1537) et 3 E 12026, f° 47, 48, 55 (1554). Cf. Gilles CASTER, *Le commerce du pastel et de l'épicerie à Toulouse, 1450-1561*, Toulouse, Privat, 1962, p. 333, n° 23. Germaine ROSE-VILLEQUEY, *Verre et verriers en Lorraine au début des temps modernes, fin XV^e - début du XVII^e siècles*, Paris, PUF, 1971. Un pam carré = 0,050 m².

7. A.M. Toulouse, CC 1700, f° 159 et CC 1989, f° 82. Augustins : A.D. Haute-Garonne, 127 H 159, janvier 1555, 127 H 160, 28 décembre 1566. GINESTY et TOLLON, *op. cit.*

8. A.D. Haute-Garonne, 4 G 82, f° 181.

9. A.D. Haute-Garonne, 112 H 60, f° 453 (cote provisoire) (Jacobins), 127 H 159, juillet 1556 (Augustins), 3 E 2830, 12 décembre 1513 (Clarisses). A.M. Toulouse, CC 1897, f° 41 et 41 v° (Hôtel de Ville).

10. A.M. Toulouse, CC 1682, f° 436, CC 1690, f° 301, CC 1735, f° 255, CC 1737, f° 132.

La technique du vitrail émaillé, peint à froid, ne semble pas avoir été d'un usage courant à Toulouse. La seule mention hypothétique en remonte à 1586, où l'on paie à Jean Molis au prix habituel « huit écussons d'armoiries paincts » au collège de L'Esquile et huit autres semblables au Consistoire. Mais est-ce vraiment du vitrail peint à froid ou une expression un peu approximative du travail du peintre-verrier, puisque le prix n'a pas changé ? (11).

Le verre simple, à peu près incolore, était généralement mis en œuvre sous forme de losanges sertis de plomb, au milieu desquels pouvaient être insérés des rondels, panneaux historiés ou armoiries. Mais qu'étaient en 1559 des verres « à façon de cul de lampe pour garnir les quatre crozées des archifs de la maison de ville » ? Peut-être la même chose que les verres en cul de bouteille, c'est-à-dire des petites cives, verres de forme circulaire formant des rangées dans tout ou partie d'une fenêtre (12).

Les peintres-verriers peuvent être chargés de clore les fenêtres non par du verre mais par des châssis en bois tendus de toile cirée, moins coûteux. De telles fermetures sont utilisées à la salle basse du collège de L'Esquile ou dans les Études de l'Université. Les Augustins emploient des châssis de bois garnis de papier à leur infirmerie en 1566. Mais ces solutions paraissent être provisoires, en attendant une meilleure situation financière du commanditaire ou un réapprovisionnement en verre convenable (13).

Les peintres-verriers toulousains prétendaient avoir le droit d'utiliser des armoiries. Dans la requête qui précède l'octroi des statuts de 1506, ils affirment en effet que le roi de France – son nom n'est pas précisé – a autorisé les peintres et les verriers à user d'un écusson proche des armes royales, c'est-à-dire d'azur à trois écussons d'argent. Ce n'est pas là une simple imagination des maîtres-verriers toulousains. On voit en effet sur une miniature de 1535 représentant la Cène une fenêtre garnie de losanges de verre où sont insérées les armes de l'évêque Philippe de Lévis-Mirepoix, commanditaire du manuscrit, et, au-dessous, celles des peintres et verriers. Or le peintre-verrier toulousain Blaise Olivier a travaillé pour l'évêque au château de Mazerette près Mirepoix de 1506 à 1510 et le miniaturiste a vraisemblablement reproduit une fenêtre réelle. Par ailleurs, dans l'accord conclu entre les peintres et les peintres-verriers en 1584, un écu plus ou moins contourné chargé de trois petits ronds irréguliers accompagne trois signatures, celles de François Moinié et de Gonin Leduy, maîtres-peintres, et celle de Pierre Bordeneuve, maître-vitrier. On retrouve des armoiries de ce type en 1539 à Saint-Bertrand-de-Comminges sur la prédelle du retable de saint Bertrand au pied du jubé ; le peintre était donc, sans doute, un maître toulousain (14).

Les hommes

Établir la liste des peintres-verriers toulousains au XVI^e siècle se heurte au manque de précision des textes. Les mots peintres, verriniers, verriers, vitriers semblent interchangeableables, dans la première moitié du siècle tout au moins. Ainsi Olivier Obel, qui approuve les statuts de 1506, est le « *pinctre* » qui exécute les verrières du Grand Consistoire en 1511 ; Henri Graf, sans doute originaire d'Allemagne, vu son nom, est l'un des maîtres peintres de 1517, mais il est qualifié de verrinier dix ans plus tard. Les comptes municipaux de 1542-1543 font connaître Michel Portal, « *verrier et pinctre* » et Joseph Gressier « *verrinier et vitrier* » ; or le premier exécute des lanternes pour le pont de la Daurade et le second les verrières des fenêtres neuves du greffe. Il est donc nécessaire d'établir la liste de tous ceux qui ont appartenu au métier des « peintres et verriers » et de les répartir ensuite dans les trois catégories : ceux qui ne sont que peintres, ceux qui sont des vitriers au sens actuel du terme, enfin les peintres-verriers capables d'utiliser d'une part du verre incolore et d'autre part des verres colorés et découpés pour exécuter des bordures, des armoiries et des scènes historiées, sans oublier que certains verriers peuvent n'être que des marchands de verre, tel Barthélemy Dumas en 1570 (15).

11. A.M. Toulouse, CC 2523, f^o 213-216.

12. A.M. Toulouse, CC 1700, f^o 141.

13. A.M. Toulouse, CC 1741, f^o 320 v^o, CC 1749, f^o 333 (L'Esquile) ; CC 1741, f^o 320, CC 1746, f^o 359, CC 1750, f^o 342 v^o, CC 1756, f^o 170 (Études). A.D. Haute-Garonne, 127 H 160, 1555 et 1556 (Augustins).

14. Cène, Antiphonaire de Philippe de Lévis, Toulouse, musée des Augustins, inv. 57 8.1.5. A.D. Ariège, 46 J 278, n^o 45. A.D. Haute-Garonne, 3 E 1493, f^o 1013. Robert GAVELLE, « Sur l'art de la Renaissance et de la Contre-Réforme à Saint-Bertrand de Comminges », *Revue de Comminges*, t. LXXXIV, 1971, p. 159-194, signale des armoiries de ce type sur la tombe d'un peintre d'Amiens en 1532 et sur un tableau de 1536 à Anvers. Ce sont donc simplement les armoiries de la corporation des peintres et peintres-verriers.

15. A.M. Toulouse, CC 2360, n^o 21 (Obel), CC 572, f^o 43 v^o (Graf), CC 1682, f^o 436 v^o, 456, 478 v^o (Portal et Gressier), CC 261, f^o 54 (Dumas). A.D. Haute-Garonne, 3 E 6189, f^o 110 v^o, cf. GRAILLOT, *op. cit.*, p. 439, note 1 (Graf).

Pour le XVI^e siècle, les registres de maîtrise livrent 32 noms de nouveaux maîtres auxquels on doit ajouter 30 bailes dont on ne sait quand ils sont passés maîtres. Il faut toutefois remarquer que le registre de maîtrise de 1510-1524 est perdu et qu'aucun nom de nouveau maître ni de baile n'est cité entre 1539 et 1544. Le trésorier des capitouls relève certes dans les comptes municipaux le paiement des droits afférents au passage à la maîtrise ; mais il ne les détaille pas toujours ; il ne fait ainsi connaître qu'un seul nouveau nom (16).

Les registres de la taille ne sont pas plus précis. Le même homme est dit tantôt peintre, tantôt verrier. Il est très rare que l'on qualifie quelqu'un de compagnon ou de serviteur, à l'exception de Jean Prat « serviteur de peintre » en 1558 et de Jean Bordeneuve « pauvre compagnon vitrier » en 1563. Il est vrai que, comme les apprentis, les serviteurs peuvent vivre chez leur patron et sont compris dans la cote de ce dernier. Ajoutons enfin que certains maîtres ne sont pas recensés pour diverses raisons : absence de Toulouse, comme Blaise Olivier qui travaille à Mirepoix de 1506 à 1510 mais qui est fixé à Tounis dans le capitoulat de la Dalbade de 1518 à sa mort, habitation et travail commun avec un autre maître ou parent, tel Arnaud Molis, attesté de 1585 à 1596 dans les comptes municipaux mais jamais dans les livres de la taille car vivant sans doute au foyer de son frère Jean Molis, ou Bernard Bartier, absent des rôles fiscaux mais employé fréquemment par les capitouls de 1559 à 1562. Certains enfin ne sont pas déclarés car ils habitent à l'auberge, comme Guillaume Batereilh à l'hôtellerie de la Madeleine en 1500, ou dans un couvent, tel Nicolas Calix, portier et verrier des Augustins en 1574. Ces documents fiscaux livrent 122 noms différents (17).

Si l'on ajoute aux séries précédentes les noms donnés par les statuts, par quelques actes notariés, par diverses pièces comptables de la Ville et par quelques documents variés, et qu'on élimine les doublons, on arrive à près de deux cents noms différents, se répartissant en trente peintres-verriers, soixante vitriers et une centaine de peintres, soit autant de peintres que les deux autres activités réunies. Le développement des simples vitriers s'explique par l'utilisation croissante du verre pour fermer les ouvertures au détriment des autres matériaux : bois, peau, vessie, papier et toile.

Il semble qu'une vingtaine de maîtres peintres et verriers, toutes spécialités confondues, aient été simultanément en exercice à Toulouse au XVI^e siècle. On relève en effet vingt noms dans les statuts de 1506 et dix-sept dans ceux de 1513. Les registres de la taille, quand ils sont conservés pour la même date dans tous les capitoullats, confirment cette estimation : vingt-cinq en 1527-1528, dix-neuf en 1551-1552 et 26 en 1581-1582. Et sur ce nombre, combien de peintres-verriers ? Huit en 1527, quatre en 1551 et deux seulement en 1581. Ces simples chiffres suffisent à montrer le recul de l'art du vitrail devant celui de la peinture.

Les peintres-verriers toulousains sont dans l'ensemble des artisans peu fortunés. Ils sont en général locataires de leur maison et de leur boutique ; parfois, comme Jean Duclou ou Michel Portal, ils vivent en location mais possèdent des maisons qu'ils n'habitent pas. Seuls six d'entre eux sont propriétaires de leur maison : dans le capitoulat de la Dalbade, Olivier Obel et Jacques Bon, dans celui de Saint-Étienne, rue des Imaginaires, Antoine Ferret et Michel Portal, dans celui de Saint-Barthélemy Jean Godoffre, enfin dans celui de Saint-Pierre, André Vergès qui partage une maison avec son frère Jean, vitrier, tous deux fils de Raymond et neveux de Dominique, peintres qui possédaient l'immeuble avant eux (18).

Les peintres-verriers apprenaient leur métier chez un maître qui devait leur montrer, entre autres choses, comment exécuter pour les inscriptions et phylactères des lettres « bien faites, formées et remplies », comme le précise le contrat concernant le château de Saint-Élix ; mais cela n'impliquait pas forcément qu'ils sachent lire et écrire. Michel Portal signe très correctement en gothique ; Antoine Ferret use d'un paraphe assez compliqué, de même que Joseph Gressier. Jean Godoffre signe cursivement son nom, Bernard Bartier également. Les frères Molis utilisent des capitales romaines. Servais Cornoalle, qui se sert d'abord d'un paraphe, et Bernard Nalot écrivent en caractères humanistes et signent de leur nom en toutes lettres (19).

Sur la trentaine de peintres-verriers recensés, une dizaine ne sont guère que des noms et on ignore totalement leurs œuvres. Ceux qui avaient exercé à la fin du XV^e siècle étaient normalement peintres et verriers, ainsi Guillaume

16. A.M. Toulouse, HH 76 à 82 et CC 1576, f^o 43 v^o.

17. A.M. Toulouse, CC 795, f^o 66 (Prat), CC 707, f^o 69 v^o (Bordeneuve), CC 198, f^o 13 et CC 209, f^o 19 (Olivier), CC 179, f^o 20 v^o (Batereilh). A.D. Haute-Garonne, 127 H 61, février 1574 (Calix).

18. A.M. Toulouse, CC 209, f^o 48 v^o (Obel), CC 247, f^o 39 (Bon), CC 668, f^o 60 (Ferret), CC 670, f^o 49 v^o (Portal), CC 603, f^o 6 (Godoffre), CC 795, f^o 118 v^o (Vergès), CC 308, f^o 3 et A.D. Haute-Garonne, 3 E 6694, f^o 152 (Duclou).

19. GINESTY et TOLLON, *op. cit.* A.M. Toulouse, CC 2415, f^o 116 (Portal), CC 2414, f^o 192 (Ferret), CC 2415, f^o 118 (Gressier), CC 2433, f^o 244 (Bartier), CC 2392, f^o 195 et CC 2414, f^o 230 (Cornoalle), CC 2408, f^o 5 (Nalot). A.D. Haute-Garonne, 1E 866, f^o 103 (Godoffre), 3 E 1493, f^o 1013 (les frères Molis et Salomon Jacquier).

Carbonnel, Henri Graf, Guillaume Lafargue, Bertrand Latelha, Guillaume Nalot, François Papillon (20). La même confusion se reproduit avant l'accord de 1584 chez Salomon Jacquier, Pierre Normail, André, François et Jean Vergès (21).

Trois autres peintres-verriers sont un peu mieux connus. Jean Duclou dit de Calais, mort en 1536, est assez bien documenté. Il approuve les statuts de 1513 et est qualifié de peintre et de verrier dans le capitoulat de la Daurade de 1519 à 1536, mais c'est comme verrier qu'il est payé par le trésorier de la Ville en 1530-1531, sans qu'on sache d'ailleurs quels travaux il a effectués. Peut-être s'agit-il simplement de deux fenêtres ordinaires au collège des Pauvrets, pour lequel le serrurier Cathelin Merchand fournit des barres de fer et des clavettes la même année. En 1527, il a pour apprenti François Correya et pour compagnon ou serviteur Joseph Gressier, qui sera un maître-verrier actif au milieu du XVI^e siècle. En 1517 et 1531 il fixe avec les bailes les chefs-d'œuvre de peinture que devront exécuter Blaise Olivier et François Maulcorrèze, qu'il avait pris en apprentissage pour 7 ans en 1518. En 1527, il se plaint des voleurs qui occupent une petite maison lui appartenant. Il a été baile des peintres et verriers en 1530-1531 (22).

L'activité d'Héliot et de Michel Portal comme peintres-verriers n'est guère plus connue, mais ils sont plus faciles à situer dans la société. La famille Portal est établie à Toulouse depuis le début du XIV^e siècle et a fourni à la ville de nombreux peintres et sculpteurs. Héliot et Michel, tous deux fils d'un Bernard Portal, sont peut-être frères mais plus vraisemblablement cousins. Héliot approuve les statuts de 1506, et tous deux ceux de 1513. Ils sont parmi les maîtres peintres qui fixent les chefs-d'œuvre à exécuter par Mathieu Binos en 1514 et Blaise Olivier en 1517. Héliot, toujours qualifié de verrier, habite dans le capitoulat de Saint-Barthélemy de 1510 à 1520, date après laquelle il n'est plus attesté. Il était baile lors de la rédaction des statuts de 1513. Il avait épousé en 1501 Jeanne Magnou. Michel Portal a été baile à de nombreuses reprises : en 1517, 1528, 1528-1529, 1532-1533, 1536-1537, 1550-1551. Il est qualifié de peintre en 1521 et 1522 et, à ce titre, décore les clés de voûte en bois de la chapelle de la Maison de Ville en 1538-1539. Il est chargé en 1542 et 1544 d'expertiser les travaux de peinture de Bernard Nalot. Il ne néglige pas d'ailleurs les menus travaux comme la confection d'une pancarte relatant les méfaits d'un homme condamné au pilori par l'archevêque. Comme verrier il exécute quatre verrières neuves et en répare d'autres au Grand Consistoire en 1540 (mais sont-elles ordinaires ou décorées ?) et fournit des lanternes pour le pont de la Daurade en 1543. Il avait épousé Peyronne Paul en 1513, puis Jeanne Reyne en 1527. Il avait hérité d'une certaine fortune et possédait en outre, avec

20. Guillaume Carbonnel approuve les statuts de 1506, peint les capitouls des *Annales* de la même année (A.M. Toulouse, CC 2355, f^o 148) et prend en 1507 Charles Lamie de Nérac comme apprenti (A.D. Haute-Garonne, 3 E 4308, f^o 115).

Henri Graf est maître-peintre lors du choix du chef-d'œuvre de Blaise Olivier en 1517, est « veyrinaire » dans le capitoulat de Saint-Barthélemy en 1526-1527 (A.D. Haute-Garonne, 3 E 6189, f^o 110 v^o, A.M. Toulouse, CC 572, f^o 43 v^o).

Guillaume ou Guirot Lafarga, peintre des capitouls en 1515 (*Les enlumineurs du Capitole de 1205 à 1610*, catalogue d'exposition, Musée Paul-Dupuy, 1955), est verrier dans le capitoulat de la Daurade en 1519-1520 (A.M. Toulouse, CC 308, f^o 15).

Bernard ou Bertrand Latelha loue la maison de la veuve du peintre Jean de Pompignan en 1505 (CORRAZE, *op. cit.*, p. 14).

Guillaume Nalot, baile en 1500, avait épousé Jeanne Papillon, fille du maître-verrier Guillaume Papillon, et il était mort avant 1508 (CORRAZE, *op. cit.*).

François Papillon loue la maison du peintre décédé Jacques Dumoustier en 1503 (A.D. Haute-Garonne, 3 E 2222, f^o 156, cf. CORRAZE, *op. cit.*, p. 77), approuve les statuts de 1506, est encore attesté en 1508-1509 dans le capitoulat de Saint-Étienne (A.M. Toulouse, CC 655, f^o 30 v^o); il était sans doute le frère et non le fils du maître-verrier Guillaume Papillon.

21. Salomon Jacquier, reçu maître en 1582 (A.M. Toulouse, HH 81, f^o 76 v^o), a une boutique de peintre dans le capitoulat de Saint-Barthélemy en 1581-1582 (A.M. Toulouse, CC 625, f^o 24 v^o), mais il signe l'accord de 1584 comme maître vitrier (A.D. Haute-Garonne, 3 E 1493, f^o 1013).

Pierre Normail, reçu maître-vitrier en 1569 (A.M. Toulouse, HH 80, f^o 187 et CC 1948, f^o 29) est dit maître-peintre dans le capitoulat de Saint-Barthélemy en 1575 (A.M. Toulouse, CC 622, f^o 51).

André Vergès, peintre dans le capitoulat de Saint-Pierre de 1552 à 1575 (A.M. Toulouse, CC 799, f^o 115 v^o et CC 805, f^o 112), a une boutique de verrinier au capitoulat du Pont-Vieux en 1581 (A.M. Toulouse, CC 532, f^o 2 v^o), est qualifié de peintre en 1596 (A.M. Toulouse, CC 1752, f^o 43), a été baile en 1582-1583 et de 1590 à 1594 (A.M. Toulouse, HH 81, f^o 90, 212 v^o, 264 v^o).

Son fils François s'associe avec Pierre Bordenove d'Auch en 1596 pour « besogner tant en peinture qu'en vitres » (A.D. Gers, 3 E 2375, f^o 128), exécute les grands personnages des verrières du chœur de la cathédrale de Toulouse en 1612-1613.

Jean Vergès, frère d'André, peintre au capitoulat de Saint-Pierre de 1570 à 1581 (A.M. Toulouse, CC 799, f^o 115 v^o et CC 810 f^o 110 v^o), signe l'accord de 1584 comme vitrier (A.D. Haute-Garonne, 3 E 1493, f^o 1013), est baile en 1591 (A.M. Toulouse, HH 81, f^o 224 v^o).

22. A.M. Toulouse, CC 308, f^o 3, CC 313, f^o 4 v^o, CC 1889, f^o 33, HH 78, f^o 140 v^o. A.D. Haute-Garonne, 3 E 6189, f^o 110 et 369, 3 E 6694, f^o 95 et 152. GRAILLOT, *op. cit.*, p. 439.

sa femme, une maison rue des Imaginaires qu'il vend à la Ville en 1541 et une autre maison dans la même rue où il habitait en 1551-1552. Il n'est plus attesté après cette date (23).

Les comptes de la Ville, de l'archevêché, du chapitre cathédral et des couvents font connaître une dizaine de peintres-verriers à qui sont confiés différents travaux. Tels sont Jean Baudyot, Bernard Bartier, Jacques Bon, Archambaud Daurat, Jean Dupuy, Jean Godoffre, Antoine Laroche, Olivier Obel, Blaise Olivier et Louis Pezé.

Jean Baudyot (Baudion, Baudien, Baudeyon, Vaudion) doit être distingué de Jean Baudoin, peintre attesté en 1524 et 1527. On ne sait quand il a été reçu maître mais il est baile en 1551 et 1554 et avait travaillé en 1552 aux verrières de la cathédrale en y plaçant les armes de l'archevêque. Il exécute comme « peintre » des verrines au Grand Consistoire en 1553. Il habite comme le peintre Baudoin dans le capitoulat de Saint-Barthélemy, où il est taxé de 1551 à 1563 (24).

Bernard Bartier (Bertier), reçu maître en 1556, est plus vitrier que peintre. Dès cette même année 1556 il fait trois grandes lanternes dont une pour la porte du Château-Narbonnais et deux verrières pour la chapelle des fonts baptismaux à la cathédrale. Il devient l'un des verriers les plus employés par les capitouls, fournissant des verres, en 1559, tant pour la maison du viguier que pour les Archives et, en 1560, aussi bien au logis de l'Écu qu'au greffe. L'année suivante (1561), il met en place les verrières de l'Arsenal avec armoiries. Il travaille ensuite au collège de L'Esquile et aux salles du Sénéchal transféré rue de Mirabel (1562). On ignore où il habitait (25).

Jacques Bon (Boni) a peut-être été compagnon chez Jean Duclou; il est reçu maître en 1527 et sera baile à plusieurs reprises: 1529-1530, 1535-1536, 1551. Il exécute des verrières à la chapelle de la Maison de Ville où figurent les armoiries des capitouls de l'année, en 1538-1539. Il habite dans le capitoulat de Saint-Barthélemy de 1528 à 1539, puis dans celui de la Dalbade où il est dizainier et propriétaire de 1551 à 1560. Il meurt avant 1570, date à laquelle sa fille Catherine est taxée pour cet immeuble (26).

Archambaud Daurat, reçu maître en 1531, baile en 1531-1532 et 1536-1537, habite dans le capitoulat de la Dalbade en 1535 et 1541 où il est qualifié de peintre, mais il exécute des verrières neuves pour le couvent des Repenties en 1540 (27).

Jean Dupuy a été reçu maître en 1578 et est choisi comme baile en 1587-1588 et 1588-1589. Il place les armoiries des capitouls de 1578 aux fenêtres du Grand Consistoire. L'année suivante il exécute avec Pierre Sabatier des peintures dans l'église de Montgeard. En 1582 il habite dans le capitoulat de Saint-Barthélemy et se dit maître peintre (28).

Quant à Jean Godoffre (Goudoufle, Cristoufe, Christofle, Godefroy), il appartient sans doute à la famille du peintre-verrier François Godoffre et des peintres Folquet, Christophe et Antoine Godoffre, mais on ignore leurs liens de parenté. Jean est baile en 1554, 1560, 1565 et surintendant l'année suivante. Il habite au capitoulat de Saint-Barthélemy de 1551 à 1575, dans une maison dont il est propriétaire, et meurt avant 1581. Il a surtout une activité de peintre, peignant, dorant et entretenant le retable de Bachelier à l'autel de la paroisse dans la cathédrale (1567, 1575), puis la galerie de bois dans la nef (1569 et 1576) et les orgues neuves (1576). Il est d'ailleurs au service de la confrérie du pain bénit qui lui paie 8 livres de gages annuels de 1568 à 1577. Il travaille aussi pour les capitouls en 1578. Il était certainement favorable aux catholiques puisqu'en 1562 il avait effacé les noms des capitouls protestants sur des vitres de la Maison de Ville. En 1563 il assure un chantier de vitrerie assez important à la cathédrale, qui lui est payé 40 livres par l'archevêque, mais la confrérie du pain bénit lui préfère Nicolas Escally pour réparer une des verrières de la chapelle des fonts en 1573 (29).

23. CORRAZE, *op. cit.* Robert MESURET, « Les peintres décorateurs de Toulouse aux xv^e et xvi^e siècles », *M.A.S.L.A.*, t. VIII, 1949-1956, p. 145-156. Héliot: A.M. Toulouse, CC 557, f^o 1, CC 564, f^o 33. Michel: A.M. Toulouse, CC 1679, f^o 29, CC 1680, f^o 465 et 507, CC 1682, f^o 436 v^o, CC 659, f^o 31, CC 670, f^o 49 v^o, CC 695, f^o 5, A.D. Haute-Garonne, 1 G 707, f^o 49.

24. A.M. Toulouse, HH 79, f^o 143 v^o, 199 v^o, CC 1917, f^o 42, CC 603, f^o 49, CC 614, f^o 48. A.D. Haute-Garonne, 1 G 716, f^o 32.

25. A.M. Toulouse, HH 79, f^o 239, CC 1926, f^o 51, CC 1700, f^o 141, CC 1704, f^o 131, CC 2433, f^o 96, 242, 244, 384, CC 1710, f^o 52 et 69.

26. GRAILLOT, « Notes », p. 441. A.M. Toulouse, HH 78, f^o 64 v^o, 107 v^o, 262, HH 79, f^o 143 v^o, CC 1897, f^o 41, CC 575, f^o 64, CC 587, f^o 31 v^o, CC 247, f^o 39, CC 255, f^o 41, CC 261, f^o 37 v^o.

27. A.M. Toulouse, HH 78, f^o 151, 168, 286, CC 221, f^o 42 v^o, CC 231, f^o 48, CC 1679, f^o 83 v^o.

28. Robert MESURET, « Les formes et les techniques des retables », *Annales du Midi*, t. 68, 1956, p. 39-46. A.M. Toulouse, HH 80 f^o 339 v^o, HH 81, f^o 165, 184 v^o, CC 1733, f^o 255, CC 625, f^o 28. À ne pas confondre avec Jean Delpesch, vitrier, attesté en 1557 et mort avant 1573-1574, gendre du maître-vitrier Pierre Pautard, habitant rue du Taur, et beau-frère du vitrier Jacques Cedos. Cf. A.M. Toulouse, II 94, CC 795, f^o 7 v^o, CC 882, f^o 27 v^o.

29. A.M. Toulouse, CC 1883, f^o 27 (Folquet). A.D. Haute-Garonne, 1 G 707, f^o 50 v^o (Christophe), 88 v^o (Antoine). François, voir plus loin, page 171 Jean: A.M. Toulouse, HH 79, f^o 199 v^o, HH 80, f^o 3 v^o, 100, 104 v^o, 127, CC 603, f^o 6 v^o, CC 622, f^o 7, CC 625, f^o 5 v^o, CC 1711, f^o 76, CC 1733, f^o 190 v^o; A.D. Haute-Garonne, 1 G 866, f^o 63, 64, 70, 74, 95, f^o 96 v^o, 101, 103, 105 v^o, 107, 111, 113 v^o et 44 v^o, 60 v^o, 61, 1 G 717, f^o 18 v^o.

Antoine Laroche est baile des vitriers en 1594-1595 et 1599-1600. Il refait en 1592 une croisée du Grand Consistoire avec les armoiries des capitouls et travaille l'année suivante à une grande fenêtre du côté de la maison du viguier (30).

Olivier Obel (Obet, Oybel, Hoel) approuve les statuts de 1506 et 1513. En 1511 il refait les grandes verrières du Grand Consistoire pour la somme importante de 33 livres et exécute au même lieu les portraits des capitouls. Il est locataire d'une maison rue Pharaon dans le capitoulat de la Dalbade de 1509 à 1519, mais à partir de 1526 et jusqu'en 1540-1541 il y est propriétaire et dizainier. Il est baile en 1527-1528 et 1532-1533. Dans les registres d'impositions, il est dit tantôt peintre et tantôt verrier. Il ne semble pas qu'il faille l'identifier avec Olivier Obeli, verrier à Tournefeuille, que Corraze pense être un marchand de verre (31).

Blaise Olivier est maître-verrier et devient maître-peintre en 1517; il sera baile à la fin de sa vie, en 1529-1530. Il habite à Tounis dans le capitoulat de la Dalbade de 1518 à 1528. On ne connaît pas son activité à Toulouse mais il exécute pour Philippe de Lévis, évêque de Mirepoix, les vitraux de la chapelle du château de Mazerette près Mirepoix avant 1510. On ignore ses liens de parenté avec des artistes portant le même nom que lui : Jean, peintre-verrier de L'Isle-en-Dodon (1472), autre Jean, parcheminier (1479-1480), Guillaume, peintre (1469), autre Guillaume, fondateur de cloches (1458-1478), Georges, peintre-verrier d'Albi (1489-1496), Antoine dit Millau, peintre (1509-1537) (32).

Louis Pezéz (Peser, Pezet) approuve les statuts de 1506 et 1513; il est baile en 1529-1530 et 1533-1534. Il est qualifié de « *veyrinaire* » en 1508 lors de la location d'une partie de maison. Il exécute les peintures des capitouls au Grand Consistoire en 1518, puis place six verrières à la Tour des Archives en 1530. Il est imposé dans le capitoulat de la Dalbade de 1509 à 1534, tantôt comme peintre, tantôt comme verrier (33).

Deux artistes toulousains aux talents variés ont pratiqué exceptionnellement l'art du peintre-verrier : il s'agit de Bernard Nalot et de Servais Cornoalle.

Bernard Nalot, né avant 1508, mort en 1549-1550, fils de Guillaume Nalot, maître-verrier, et de Jeanne Papillon, fille du maître-verrier Guillaume Papillon, a été élevé par le second mari de sa mère, le maître-verrier Antoine Ferret. Il a certainement reçu une culture générale poussée, mais on ignore quand il est devenu maître et il ne semble pas avoir jamais été choisi comme baile. En 1536, il est chargé des peintures du chœur de Saint-Sernin avec Antoine Olivier. En 1541 il s'occupe avec Jean Rancy et Nicolas Bachelier des réparations du pont de la Daurade puis des travaux du Pont-Neuf. Il se dit architecte et exécute avec Jean Rancy un plan de Toulouse en 1543 en vue des fortifications de la ville. Il peint et dore le retable de Nicolas Bachelier à l'église de la Dalbade. C'est en 1542 qu'il est amené à réparer quelques fenêtres des collatéraux de Saint-Sernin. Petit-fils de Guillaume Papillon, surnommé lui-même Papillon, il jouissait d'une grande célébrité comme peintre mais n'est pas autrement attesté comme peintre-verrier. Il avait peint les portraits des capitouls tant au Consistoire que pour les *Annales* en 1539-1540. Les menus travaux qu'il exécute à la fin de sa vie sont toutefois soumis au contrôle d'experts, Michel Portal et Guillaume Garnier, pour l'enseigne de la maison de l'Écu de Toulouse en 1541-1542, le même Michel Portal et Servais Cornoalle pour les enseignes militaires et guidons de 1544. Il ne figure qu'exceptionnellement dans les registres de la taille car il habitait rue des Imaginaires chez sa mère, Jeanne Papillon. À la suite du décès de celle-ci, il est inscrit en 1544-1545 à côté de son beau-père dans le registre de la taille de Saint-Étienne, puis seul, en 1547-1549, sous le nom de Bernard Mallot d'ailleurs, et meurt l'année suivante. Il s'entendait bien avec Antoine Ferret puisqu'il signe en 1531 au nom de celui-ci une quittance de travaux de peinture des capitouls tant au Consistoire que dans le livre des *Annales*. Il avait épousé en 1547 Jeanne Reséguier, fille d'un courtier d'huile, qui lui apporta une dot de 300 livres (34).

Servais Cornoalle appartient à la même génération et son activité est bien moins variée. On ne sait ni où ni quand il est né; il meurt vers 1565. En 1535, il est installé à Toulouse où il décore comme enlumineur plusieurs pages du

30. A.M. Toulouse, HH 81, f° 264 v°, HH 82, f° 40 v°, CC 1747, f° 347, 357 v°, CC 1748, f° 288 v°, 293.

31. CORRAZE, *op. cit.* A.M. Toulouse, CC 2360, n° 21, 39, CC 185, f° 48 v°, CC 198, f° 29, CC 209, f° 48 v° CC 231, f° 46, HH 78, f° 69 v°, 190.

32. A.D. Haute-Garonne, 3 E 6189, f° 110. A.M. Toulouse, HH 78, f° 107 v°, CC 198, f° 13, CC 211, f° 25. A.D. Ariège, 46 J 278, n° 45, 46 J 246, n° 59, art. 35. M^e Blazy, veyrier, taxé au capitoulat de Saint-Pierre en 1502 (CC 746, f° 5), est-il Blaise Olivier ou Blaise Loys, veyrier, taxé en 1498 au capitoulat de Saint-Sernin (CC 822, f° 37)?

33. A.M. Toulouse, HH 78, f° 107 v°, 206 v°, CC 1576, f° 58, CC 2381, f° 187, 188, CC 185, f° 49, CC 221, f° 7. A.D. Haute-Garonne, 3 E 389, f° 19.

34. Henri GRAILLOT, *Nicolas Bachelier*, Toulouse, Privat, 1914, *passim*. *Les enlumineurs*, p. 73-74. D. WATIN-GRANCHAMP et P. JULIEN, *op. cit.* A.M. Toulouse, CC 2404, f° 1, CC 2407, f° 137, 147, CC 2408, f° 5, 82, CC 687, f° 51, CC 694, f° 119. A.D. Haute-Garonne, 3 E 2652-1, f° 172 v°.

livre II des *Annales* de la Ville. Il se fait recevoir maître-peintre en 1538 et est choisi comme baile en 1538 et 1554. Fort apprécié des capitouls, il fait leurs portraits à plusieurs reprises tant au Consistoire (1537-1538 et 1540-1541) que pour les *Annales* (1538-1539, 1543-1544, 1545-1546, 1562-1563). Il exécute en outre divers travaux de peinture à la Maison commune, à la chapelle en 1538-1539, puis les quatre fenestrages du Petit Consistoire sous la Tour des Archives en 1544. Il fournit aussi à la Ville le décor de flambeaux pour les processions et même des masques et des escarpins pour une fête en 1557. La seule mention d'un ouvrage de verrier est la réparation de verrières rompues et la fourniture de deux verrières neuves pour le logis de l'Écu en 1550; mais ces vitres étaient-elles historiées? Il appartenait au même cercle humaniste que Nicolas Bachelier et Jean Rancy, puisqu'il fut choisi comme arbitre par ces deux artistes et qu'il fut appelé à relever l'arc de triomphe de la Porte Narbonnaise lors de sa découverte dans la démolition du château à laquelle procédait Bachelier entre 1550 et 1555. Servais Cornoalle avait été locataire rue Peyrolières puis rue Perchepeinte, où il avait acheté une maison à l'angle des rues des Paradoux et du Coq-d'Inde, dont héritera son fils François, qui était peintre. Il était en outre locataire d'une maison au capitoulat de Saint-Barthélemy en 1563, dernière mention de Cornoalle (35).

En dehors de Bernard Nalot et de Servais Cornoalle, les peintres-verriers précédemment étudiés ne semblent pas avoir joui d'une grande considération. Six peintres-verriers seulement ont eu une activité importante au XVI^e siècle et travaillaient sans doute avec un ou plusieurs compagnons; ils ont tous exécuté des vitraux historiés.

Pèlerin ou Pèlerin Frison est à la fois enlumineur, peintre et peintre-verrier. Il n'est pas signalé parmi les artistes toulousains du XV^e siècle. Toutefois on lui attribue vers 1490-1500 le livre d'heures récemment acquis par la Bibliothèque municipale de Toulouse (ms. 2842). Peut-être venait-il des Pays-Bas car en 1509 il est en rapport avec un marchand hollandais. Il est alors un peintre reconnu qui a déjà exécuté les portraits des capitouls de 1503-1504 et 1506-1507 pour les *Annales* et ceux de 1506-1507 pour le Consistoire. Il réalise encore pour les *Annales* ceux de 1511-1512 et 1513-1514, avec le mariage de Louis XII. Il peint en 1513 le polyptique pour la chapelle de la Trinité des Frères Prêcheurs et un grand crucifix entre la Vierge et saint Jean pour l'abbaye de Conques, en prenant pour modèle celui de la chapelle de Bernuy aux Jacobins, puis en 1516 le retable du collège de Mirepoix à Toulouse. Il ne néglige pas les menus travaux pour les capitouls et se charge de la peinture et dorure du socle des fleurs de la Gaye Science pour les Jeux Floraux. Comme peintre-verrier, il répare les verrières du Consistoire placées du côté de la rue des Imaginaires et en change le plomb en 1511. En 1513 il exécute deux vitraux pour le couvent de Sainte-Claire du Salin. On ignore quand il a été reçu maître mais il participe en tant que tel à la rédaction des statuts de 1506 et de 1513. Il prend en apprentissage Pierre Valle d'Albi en 1505. Il est de ceux qui fixent en 1517 le chef-d'œuvre de peinture de Blaise Olivier. En 1518 il est caution du peintre François Labadie et meurt avant 1520. Il habitait au capitoulat de la Daurade en 1509 et ses héritiers sont signalés dans celui de Saint-Barthélemy en 1520-1521. Il avait été marié deux fois, d'abord en 1509 avec une Rouergate, fille de Jean Vabre, puis avant 1516 avec Marguerite Vallier (36).

François Godofre (Godoffre, Godoffle, Godofle, Guodoffre), vu son nom, n'est peut-être pas toulousain, mais il est reçu maître à Toulouse en 1517 et sera baile à plusieurs reprises (1527-1528, 1535-1536, 1536-1537). Avec Pèlerin Frison il choisit le chef-d'œuvre de peinture à exécuter par Blaise Olivier en 1517. Il peint l'autel et le retable du *Corpus Christi* pour la cathédrale en 1526 et participe à la réalisation de l'ex-voto en forme de maquette de Toulouse offert par la Ville à Saint-Sernin à l'occasion de la peste en 1529. Comme Bernard Nalot il collabore aux décorations qui marquent l'entrée de François I^{er} à Toulouse en 1533. En 1536, avec Raymond Moynier, il peint et dore le retable de Sainte-Claire du Salin. En tant que verrier, il réalise des verrières pour l'hôpital Saint-Sébastien en 1525, mais ce ne sont peut-être que des vitres incolores. Il est au service de l'archevêque de Toulouse, pour qui il peint des armoiries sur les flambeaux portés à la procession de la Fête-Dieu, de 1534 à 1542 au moins. Mais, surtout, il travaille au château épiscopal de Balma dès 1539 et y répare les grandes verrières de la salle, sans préjudice de travaux de vitrerie ordinaire dans les chambres. Dès 1527 il avait été employé par le chapitre cathédral pour réparer

35. GRILLOT, « Notes », p. 442. *Les enlumineurs*, p. 67-72. A.M. Toulouse, HH 78, f^o 342, 345, HH 79, f^o 197 v^o, CC 1897, f^o 41 v^o, 55, CC 2408, f^o 15, CC 1927, f^o 47, CC 1688, f^o 295, CC 318, f^o 8, CC 603, f^o 10, CC 614, f^o 9.

36. GRILLOT, « Notes », p. 436. *Les enlumineurs*, p. 55-57. Raymond CORRAZE, « Travaux à Sainte-Claire du Salin », *Revue historique de Toulouse*, t. XXIV, 1937, p. 65-70. A.D. Haute-Garonne, 3 E 2830, 12 décembre 1513. A.M. Toulouse, CC 2360, n^o 33, CC 305, f^o 20, CC 564, f^o 20 v^o.

une grande verrière non localisée de Saint-Étienne, puis en 1538 pour placer des vitres (historiées ?) dans l'église d'Aussonne. François Godofre habitait dans le capitoulat de la Daurade, rue Peyrolières, de 1519 à 1528. Dix ans plus tard on le retrouve dans celui de Saint-Barthélemy et il n'est plus attesté après 1544. En 1521 il était marié à une femme dont on ne connaît que le prénom, Madeleine, à qui les capitouls font payer une somme due à son mari. On peut se demander si Frances Cristoffle, qui répare les vitres de l'hôpital Saint-Sébastien en 1519, n'est pas le même personnage que François Godoffle. Jean Godofre en effet, qui est sans doute le fils ou le neveu de ce dernier, signe régulièrement J. Godofre de 1567 à 1577, mais est désigné à ces mêmes dates, par le scribe de la confrérie du pain bénit, comme Jean Cristoufe, Christoffle et même Godefroy (37).

Antoine Ferret (Ferré) est le peintre-verrier le plus important de la ville au XVI^e siècle. On ignore ses dates de naissance et de mort. Originaire de Brioude en Auvergne, il vient à Toulouse au début du XVI^e siècle et il est sans doute compagnon de Guillaume Papillon. Après la mort de celui-ci, entre 1501 et 1504, l'atelier est repris par son gendre Guillaume Nalot, époux de Jeanne Papillon, puis, après le décès de ce dernier avant 1508, par Antoine Ferret, qui devint aussitôt maître-peintre et verrier en 1509-1510 et épouse en 1510 Jeanne Papillon devenue veuve. Son frère Jean Ferret, habitant de Toulouse, figure parmi les témoins de ce mariage. De cette formation et de ce mariage, il tire le surnom de Papillon qui lui est donné en 1512, surnom que porte également Bernard Nalot son beau-fils. Ni Guillaume Nalot, sans doute solidaire de Guillaume Papillon ou peut-être déjà mort, ni Antoine Ferret pas encore maître, n'approuvent les statuts de 1506 mais Antoine Ferret est cité en 1513 parmi les maîtres-peintres et verriers. Il est choisi comme baile en 1511-1512 et en 1535-1536. On lui connaît un apprenti, Antoine Vergié de Montauban, qu'il prend pour six ans en 1532. Il habite rue des Imaginaires dans la maison de Guillaume Papillon dont a hérité sa femme. Les registres de la taille prétendent à tort qu'il vit dans sa maison de 1526 à 1544. Après le décès de Jeanne Papillon, la maison revient à son beau-fils en 1547-1548. Il quitte alors le capitoulat de Saint-Étienne pour celui de la Daurade où il est attesté en 1547-1548 et 1551-1552 comme locataire dans la même maison que le peintre Jean Lepage, dit Fagelin. C'est un homme riche, taxé deux fois plus que Fagelin, à raison de ses biens immobiliers, cinq fois plus même que Nicolas Bachelier en 1542-1543. Il appartient au même milieu humaniste que ce dernier, à qui, d'ailleurs, il sert de caution lors du bail à besogne du retable de la cathédrale. Comme beaucoup d'artistes de la Renaissance, il ne se contente pas d'être peintre ou verrier ; il a des connaissances en architecture : avec Nicolas Bachelier, il est l'un des dix experts qui vérifient les réparations des piles du pont de la Daurade en 1540 et, avec lui et Bernard Nalot, il participe à l'établissement du devis pour le Pont-Neuf l'année suivante. Antoine Ferret est très apprécié des capitouls dont il exécute les portraits à plusieurs reprises tant pour les *Annales* (1520-1521, 1529-1530, 1530-1531, 1531-1532) que pour le Consistoire (1511-1512 – où il représente le bûcher du régent Molène –, 1513-1514, 1515-1516, 1518-1519, 1520-1521, 1529-1530, 1530-1531, 1531-1532). Mais il ne néglige pas les peintures décoratives de fleurs de lys au-dessus des portes du Consistoire (1518-1519), celle d'étendards (1519) et des bannières des trompettes pour l'entrée de François I^{er} en 1533 ou la peinture de la statue de bois qui couronne la Tour des Archives en 1538 (38).

Son activité de peintre-verrier mérite d'être soulignée. À peine maître depuis deux ans, en 1512, il paie la réparation ou plutôt le remplacement des vitraux de la chapelle Notre-Dame de Grâce aux Jacobins de Toulouse, dont il exécute les trois lancettes. En 1536 il est chargé de restaurer quatre verrières hautes du chœur de Saint-Sernin, sans personnages, simplement à « façon de parquetès » (39).

Antoine Ferret travaille aussi pour les capitouls. En 1529 il exécute, avec l'aide du peintre Antoine Roux, les peintures et les verrières de la nouvelle Tour des Archives. Il refait la fenêtre bâtarde du Grand Consistoire agrandi en 1546 et surtout se charge des vitres à placer dans le bâtiment neuf de la Cour du Sénéchal, construit par Nicolas Bachelier en 1553-1554, et dans celui des Cours des juges d'appel et ordinaire, transférées de la place de la Daurade dans la construction neuve de la rue Mirabel ; ce sont des marchés importants où il fournit 1065 pams de verre pour 142 livres et où il place les armoiries des capitouls en divers endroits. Il n'est plus cité après 1554 (40).

37. MESURET, « Les peintres décorateurs », p. 152-153. GRAILLOT, « Notes », p. 433. CORRAZE, « Travaux à Sainte-Claire du Salin ». R. CORRAZE, « Les meubles du château de Balma », *B.S.A.M.F.*, t. XXXVII-XXXIX, 1906-1909, p. 199-202. A.M. Toulouse, HH 78, f° 69, 262, 286, CC 1884, f° 75, CC 308, f° 30, CC 310, f° 8, CC 587, f° 19 v°. A.D. Haute-Garonne, 4 G 6, f° 107, 1 G 707, f° 50 v°, 88 v°, 1 G 708, f° 42, 1 G 709, f° 44, 1 G 710, f° 78. Frances Christoffle : A.M. Toulouse, CC 1882, f° 49.

38. GRAILLOT, « Notes », p. 430, 438. *Les enlumineurs*, p. 108. A.M. Toulouse, HH 78, f° 262, CC 668, f° 60, CC 681, f° 65 v°, CC 339, f° 11 v°, CC 1877, f° 23. A.D. Haute-Garonne, 3 E 6187, f° 33 v°.

39. A.D. Haute-Garonne, 112 H 58, f° 453. WATIN-GRANCHAMP et JULIEN, *op. cit.*, p. 146.

40. *Les enlumineurs*, p. 108, A.M. Toulouse, CC 1888, f° 20 à 30, CC 1917, f° 46, 47, CC 1919, f° 84, 88.

Antoine Ferret a entretenu des rapports privilégiés avec Arnaud de Moles, le grand peintre-verrier d'Auch, mort en 1521. Il lui a servi de caution pour un sépulcre commandé par le médecin Pierre Porta pour le maître-autel de l'église Saint-Rome. Arnaud de Moles a certainement exécuté une Mise au Tombeau sculptée en pierre, bas-relief ou ronde-bosse, car il était sculpteur et peintre et avait réalisé peu de temps auparavant, en 1517, le retable de l'église de Nay (Hautes-Pyrénées). Arnaud de Moles et Pierre Porta étant morts tous les deux, Antoine Ferret achève le travail aux frais des héritiers du médecin. Il n'est pas sculpteur, et termine seulement la polychromie du bas-relief ou des statues. D'ailleurs dans la partie non publiée de la quittance de fin de travaux, en 1524, il doit consentir un rabais de 10 livres sur le prix convenu de 270 livres pour n'avoir pas employé l'« azur de Acre » comme prévu. Dans ce texte Arnaud de Moles est qualifié d'imaginaire et peintre de Toulouse, soit qu'il y ait possédé une maison, soit plutôt qu'il y ait fait son apprentissage et s'y soit fait recevoir comme maître parmi les imaginaires de la seconde moitié du XV^e siècle. M. Jean-Pierre Suaou a supposé qu'Arnaud de Moles avait pu rencontrer Guillaume Papillon, le maître-verrier toulousain qui travaillait jusqu'à Mende et Dax, non loin de Saint-Sever dont Arnaud était originaire. On peut aussi penser qu'Arnaud a été compagnon chez Guillaume Papillon, comme l'a été Antoine Ferret beaucoup plus tard, et que c'est la raison pour laquelle il avait choisi ce dernier comme caution... à moins que la reconnaissance de la valeur d'Antoine par les capitouls n'ait séduit le médecin Porta qui l'aurait imposé. Un autre indice des attaches toulousaines d'Arnaud de Moles est le fait qu'il a envoyé son fils Grégoire se former à Toulouse au métier de peintre-verrier – pourquoi pas chez Antoine Ferret ? – et que celui-ci y a été reçu maître en 1518. Sans doute est-ce pour ces raisons que les vitraux dits toulousains, tant à Saint-Étienne de Toulouse qu'à Saint-Bertrand-de-Comminges, ont tant d'affinités avec ceux d'Auch dus à Arnaud de Moles (41).

Au milieu du XVI^e siècle, un peintre-verrier fait concurrence à Antoine Ferret auprès des capitouls, c'est Joseph Gressier. Il n'est certainement pas toulousain, lui non plus, car les scribes municipaux ne savent comment écrire son prénom et son nom. Il est dit Joséphin quand il est reçu maître, Joseph ou Josept par la suite. Quant à son nom, on trouve Gressier, Graciet, Grecié, Grechié, Gratié, Gratiat. On ignore tout de sa vie privée, naissance, mort, mariage éventuel. Il apparaît en 1526 comme compagnon chez le peintre Jean Duclou, qui, malade, fait son testament et lui confie la tutelle de son fils et de sa fille au détriment de sa femme adultère. Mais Jean Duclou guérit ; Joseph Gressier reste à son service jusqu'à la mort de celui-ci en 1536 et se fait immédiatement recevoir comme maître en 1537. Il sera baile à deux reprises en 1554 et 1565. Il se dit toujours verrier et l'on ne lui connaît aucune peinture. Sa première œuvre attestée est la verrière au fond de la chapelle de la Maison commune en 1539, pour laquelle il reçoit 16 livres, somme qui correspond à une vitre historiée. En 1543, il travaille au logis de l'Écu de Toulouse ; il y pose huit verrières neuves au dernier corps de logis, y répare les vieilles vitres et place les vitres du greffe du Consistoire. En 1550 il se charge de sept croisées de la Cour des juges d'appeaux et ordinaire, alors installée place de la Daurade, et y exécute quatre armoiries du roi et de la ville en ayant fourni 240 pams de verre. En 1551 il pose des vitres incolores à la maison du veloutier dans l'enclos de la Maison commune et fournit une lanterne pour le pont de la Daurade. Enfin, en 1556, il répare les fenêtres de l'hôpital Saint-Sébastien (42). Mais c'est sur le château de Saint-Élix que l'on est le mieux renseigné. Pierre Potier, seigneur de La Terrasse, reconstruit le château de 1541 à 1546 et passe un contrat avec Joseph Gressier le 14 septembre 1545 pour l'exécution de verrières décrites avec précision mais en nombre non fixé... autant que le propriétaire le désirera (43).

Joseph Gressier travaille aussi pour le clergé. En 1556 dans l'église des Augustins, « maître Joseph » (il n'y a que lui à porter ce prénom parmi les peintres-verriers du XVI^e siècle) place une verrière au-dessus de la chapelle du Sépulcre moyennant 13 livres ; c'est donc une vitre historiée, peut-être due à la générosité de la famille Dufaur de Saint-Macary qui possédait la chapelle du Saint-Sépulcre et y avait fait poser des verrières avec ses armoiries l'année précédente. Joseph Gressier place la même année 1556 une verrière au-dessus de la chapelle Sainte-Catherine pour 6 livres seulement, sans doute du verre blanc et une bordure de couleur. Ces deux chapelles étaient les plus proches du chœur du côté sud (44).

41. Jean LESTRADE, « Arnaud de Moles à Toulouse », *Revue de Gascogne*, t. XXXVIII, 1897, p. 566-568. Jean-Pierre SUAOU, « Arnaud de Moles », *Bulletin de la Société de Borda*, 114^e année, 1989, p. 151-176. A.D. Haute-Garonne, 3 E 5457, non folioté, année 1524. A.M. Toulouse, CC 1576, f^o 43 v^o.

42. Graillot, « Notes », p. 442. A.M. Toulouse, HH 78, f^o 303 v^o, HH 79, f^o 197 v^o, HH 80, f^o 104 v^o, CC 1897, f^o 55 v^o, CC 2408, f^o 39, CC 1913, f^o 58, CC 1914, f^o 43, CC 1927, f^o 153, CC 1704, f^o 138 v^o.

43. GINESTY et TOLLON, *op. cit.*

44. A.D. Haute-Garonne, 127 H 159, janvier 1555, avril, juillet, septembre 1556.

Joseph Gressier habitait dans le capitoulat de la Daurade de 1540 à 1568, sans doute dans la maison où vivait son maître Jean Duclou, mais sa réussite sociale et financière n'est pas éclatante car il est qualifié de « pauvre peintre » en 1547 et de « pauvre vitrier » en 1563 et 1568 ; il n'est plus attesté par la suite (45).

Les deux derniers peintres-verriers à relever pour le XVI^e siècle sont les frères Jean et Arnaud Molis (Molas, Moulis, Molinis, Demoles, Demolis). Le nom de famille est très fréquent en Toulousain et, malgré la similitude des prénoms, il est loin d'être sûr que ces deux verriers aient appartenu à la famille d'Arnaud de Moles d'Auch. Comme pour Gressier on ignore la date et le lieu de leur naissance, mais ils sont vraisemblablement originaires de la région d'Auch car ils reviennent y travailler à plusieurs reprises. Jean Molis apparaît à Toulouse en 1573-1574 quand il est locataire d'une partie de maison au capitoulat de Saint-Sernin ; on le retrouve ensuite dans celui de Saint-Étienne pour une partie de boutique en 1575, puis dans celui de La Pierre pour une partie de maison en 1576 et 1581. En 1576, il est dit « pauvre vitrier », étant sans doute alors simple compagnon, mais il est taxé normalement. Il est qualifié de peintre en 1575, peut-être connaissait-il les deux métiers pour les avoir appris ailleurs, car c'est en 1577 seulement qu'il se fait recevoir maître-peintre et verrier. À partir de cette date, il s'occupe activement du métier et est choisi comme baile très fréquemment (1583-1584, 1588-1589, 1592-1593, 1596-1597, 1603-1604). C'est à ce titre qu'il signe l'accord de 1584 comme maître-vitrier (46).

Arnaud Molis vit sans doute avec son frère et n'apparaît pas dans les registres de la taille. Il se fait recevoir maître-vitrier et peintre la même année que son frère, mais n'exécute pas de chef-d'œuvre car il a acheté une lettre de maîtrise. Comme son frère il est baile à plusieurs reprises (1582, 1590-1591, 1593-1594, 1600-1601) et comme lui il signe l'accord de 1584 comme maître-vitrier (47).

L'activité de Jean Molis comme peintre est peu documentée. En 1589, pour la confrérie de Saint-Roch en l'église des Augustins, il exécute les « siris » du roi et de la reine, c'est-à-dire la décoration des cierges que portent le roi et la reine de la confrérie, qui ont acheté l'honneur de les tenir pendant la procession de saint Roch. Il participe avec André Vergès aux réjouissances qui marquent la reconnaissance d'Henri IV comme roi de France en décorant les pyramides et les feux de joie en 1596 (48).

Pendant les Guerres de religion, les travaux de la Maison de Ville sont peu importants. Les capitouls se préoccupent surtout de la sécurité et font remplacer régulièrement par Jean Molis les lanternes qui éclairent la cour près du corps de garde (1575, 1577, 1580, 1582, 1585, 1589). Ils se contentent d'entretenir les bâtiments existants, refaisant en 1581 la grande verrière du Grand Consistoire, les quatre vitres de la Chambre des comptes, une fenêtre bâtarde du corps de garde du caporal Bernard Sudy. La paix revenue en 1585, Jean Molis répare à nouveau vingt-quatre vitres au Consistoire, quatre vitres à la Chambre des comptes, trois verrières à la chapelle, celles de l'Audience et les « vitres basses que sont sur le siège » ; il refait un écusson aux armes de la Ville pour la grande fenêtre du Consistoire du côté de la maison du viguier. Nouvelle campagne de réparations en 1589 aux Grand et Petit Consistoires et à la maison du capitaine du guet. Autres travaux importants d'entretien en 1598 au Grand Consistoire et à la chapelle. La construction du nouvel arsenal se traduit pour Jean Molis par l'exécution de deux vitres neuves avec deux écussons du roi et de la Ville en 1598 (49).

Arnaud Molis est chargé par les capitouls de fournir des lanternes en 1577 et de garnir en 1590 les fenêtres des deux pièces nouvellement construites près de la Chambre des comptes et de la Tour des Archives, y compris neuf grandes armoiries ; il fournit encore des armoiries en 1591 pour la Maison de Ville. Ce sont pour Arnaud Molis les deux seules mentions d'une œuvre de véritable peintre-verrier. Quelques années plus tard, il semble bien ne plus faire que des travaux de vitrerie tant au Sénéchal qu'à la Maison commune et dans une maison appartenant à la Ville, située entre les portes du Château-Narbonnais (50).

Arnaud et Jean Molis participent tous deux à l'aménagement du collège de L'Esquile, y plaçant en 1585 du verre ordinaire et des vitres à bordure colorée ou à rondel dans la grande salle et dans les chambres des régents ; des châssis

45. A.M. Toulouse, CC 320, f° 4 v°, CC 334, f° 24 v°, CC 354, f° 25 v°, CC 356, f° 21 v°.

46. A.M. Toulouse, CC 882, f° 4 v°, CC 715, f° 99, CC 455, f° 10, CC 460, f° 9 v°, HH 80, f° 324 v°, HH 81, f° 112, 179 v°, 235, HH 82, f° 4, 111. A.D. Haute-Garonne, 3 E 1493, f° 1013.

47. A.M. Toulouse, HH 80, f° 325, HH 81, f° 76 v°, 211 v°, 249. HH 82, f° 86 v°. A.D. Haute-Garonne, 3 E 1493, f° 1013.

48. MESURET, « Les peintres décorateurs », p. 155. A.D. Haute-Garonne, 1 E 862, non folioté, 1589-1590. A.M. Toulouse CC 1751, f° 74 v°, CC 1752, f° 43, CC 2562, f° 43.

49. Lanternes : A.M. Toulouse, CC 1730, f° 155, CC 1732, f° 91, CC 1734, f° 255, CC 1737, f° 132, CC 1744, f° 450 v°. Autres travaux : CC 1755, p. 360, 386 v°, CC 1756, f° 158, 170.

50. Lanternes : A.M. Toulouse, CC 1732, f° 91. Autres travaux : CC 1745, f° 443, CC 1746, f° 365.

de bois et toile cirée sont posés par contre dans la salle basse en 1586 et 1592. Les travaux d'entretien et de réparation se poursuivent les années suivantes (51).

Les frères Molis abandonnent alors plus ou moins Toulouse pour aller exécuter des verrières dans la chapelle de la Conception du prieuré Saint-Orens à Auch en 1597, puis aux Carmes de Pavie en 1600. Par contre, ils ont travaillé à la cathédrale de Toulouse après l'incendie de 1609. Choisis par le chapitre sur indication de l'architecte Pierre Levesville, ils remettent rapidement en état la vitrerie en 1611-1612 ; ils exécutent une image de Notre-Dame et les armoiries du cardinal d'Armagnac, archevêque de Toulouse, et du chapitre pour une croisée près de la chapelle des Brassiers et garnissent les fenêtres hautes du chœur et les « formes » entre la nef et le chœur avec du verre blanc à bordure colorée (52).

En résumé, les peintres-verriers toulousains sont au XVI^e siècle bien moins nombreux que les peintres et même que les vitriers. Sur la trentaine de noms attestés, un tiers est qualifié tantôt de peintres, tantôt de verriers, mais on ne connaît aucune œuvre exécutée par eux. Une quinzaine d'autres, peintres et verriers d'après les textes, ont travaillé pour la Maison commune mais on ignore si les verrières qu'ils ont posées étaient ou non historiées. Quant aux huit derniers, deux d'entre eux, Bernard Nalot et Servais Cornoalle, n'exécutent des vitraux que tout à fait exceptionnellement. Seuls Pèlerin Frison, François Godoffre, Antoine Ferret, Joseph Gressier, Jean et Arnaud Molis ont eu une véritable activité de peintres-verriers. À l'exception de Joseph Gressier, ils sont en même temps peintres et fournissent de verrières plus ou moins historiées tant la Maison commune et ses annexes que les particuliers ou les églises. Mais si ces peintres-verriers ont travaillé à Toulouse et s'y sont fixés, aucun d'eux, sauf Bernard Nalot, ne semble originaire de la ville.

Les œuvres

Les textes conservés évoquent certains travaux sans mentionner toujours le nom du peintre-verrier ou l'emplacement exact des verrières ; ils permettent cependant d'évoquer quelques grands chantiers de Toulouse au XVI^e siècle.

La cathédrale Saint-Étienne n'est pas achevée au début du siècle. L'archevêque Jean d'Orléans (1502-1533) fait procéder à d'importants travaux dans le chœur, qui ne sont pas menés à leur fin. Le voûtement de celui-ci ne sera en effet réalisé qu'après l'incendie de sa charpente le 10 décembre 1609. L'archevêque, le chapitre cathédral et la paroisse participent à l'entretien de l'édifice ; mais, après Jean d'Orléans, les archevêques dépensent le moins possible pour l'église cathédrale et les chanoines se voient contraints de les menacer d'une saisie de leurs fruits décimaux avant de trouver un accord en 1577. Le chapitre fait procéder par François Godoffre en 1527 à des réparations à un vitrail dont l'emplacement n'est pas précisé. Il paie en 1531 des travaux aux verrières de la chapelle Sainte-Catherine, aujourd'hui Saint-Augustin, à d'autres non localisées en 1535. Dix ans plus tard, en 1545, l'archevêque est obligé de verser 20 livres pour le paiement partiel d'une vitre ; il s'agit donc, vu le prix élevé, d'une verrière à trois lancettes d'une chapelle du tour du chœur. Le cardinal de Meudon, archevêque de Toulouse, fait vérifier les vitres de la nef et y apposer ses armoiries par Jean Vaudion en 1552. Les chanoines envisagent de réparer voûtes et verrières des chapelles du tour du chœur en 1553 et font placer une vitre au-dessus des orgues en 1554. La paroisse, par l'intermédiaire de la confrérie Notre-Dame du pain bénit, fait, dans la chapelle des fonts, agrandir une vitre et réparer l'autre par Bernard Bartier (1556) ; le coût de 4 livres indique qu'il s'agit de verre blanc ordinaire. Avant le déclenchement des Guerres de religion, archevêque et chapitre procèdent de concert à des réparations importantes des verrières de l'église, pour lesquelles Jean Godoffre reçoit 40 livres de l'archevêque en 1563 ; on ignore la somme fournie par le chapitre. Aucun travail de vitrerie aux frais de l'archevêque ou du chapitre n'est plus

51. A.M. Toulouse, CC 1740, f^o 261 v^o, 301, CC 1741, f^o 320 v^o, 327, CC 1544, f^o 450 v^o, CC 1746, f^o 359, CC 1747, f^o 360 v^o, CC 1749, f^o 333, CC 1750, f^o 342 v^o, CC 1752, f^o 200, CC 1756, f^o 170 v^o.

52. CARSALADE DU PONT, « Les verrières des nefs de la cathédrale d'Auch », *Revue de la Société archéologique du Gers*, t. XXXVII, 1897, p. 388-395. A.D. Haute-Garonne, 4 G 82, f^o 114 publié par Jules de LAHONDÈS, *L'église Saint-Étienne, cathédrale de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1861. Abbé Jean LESTRADE, « Saint-Étienne de Toulouse après l'incendie de 1609 », *Revue des Pyrénées*, t. XXI, 1909, p. 75-96.

signalé jusqu'à la fin du siècle (53). Par contre, la confrérie du pain bénit fait réparer en 1573 par Nicolas Escaly une verrière rompue à la chapelle des fonts et refaire en 1584 la grande vitre de cette même chapelle par Jean Vergès (coût un écu 30 sols). En 1590, c'est une vitre à une forme qui est mise en place au-dessus des orgues de la paroisse par Pierre Gaulène pour 7 livres. Le faible prix de tous ces travaux montre qu'il ne s'agit que de verre blanc ordinaire. Toutefois, la cathédrale était alors remarquable par « ses belles vitres » qui suscitaient l'admiration du voyageur protestant Jacques Esprinard en 1598 (54).

L'incendie de la charpente du chœur en 1609 provoque, à la demande du chapitre, l'intervention des meilleurs peintres-verriers toulousains. Jean et Arnaud Molis achèvent ici leur carrière. En 1611 et 1612, ils déposent, nettoient et remettent en place toutes les verrières ; ils comblent les manques au moyen de verres de couleur pris à la sacristie, à la chapelle du Saint-Sépulcre et en divers autres lieux. Ils exécutent en outre près de la chapelle des Brassiers une verrière à l'image de Notre-Dame et les armoiries du cardinal d'Armagnac et du chapitre. Le tout leur est payé 250 livres. Ils posent également du verre blanc à bordure de « moresque » d'un demi pam de large dans les fenêtres hautes du chœur et dans les « formes » entre la nef et le chœur – le verre blanc coûtant 4 sous et le verre coloré le double. Trop vieux ou peut-être morts, Jean et Arnaud Molis n'exécutent pas les vitraux à personnages des sept fenêtres hautes du chœur, qui sont l'œuvre de François Vergès (1612-1613) et de Raymond Duvernet (1615) (55).

Signalons enfin que le chapitre cathédral emploie à l'église d'Aussonne le peintre-verrier François Godoffre, qui réclame en 1538 le paiement du travail effectué, et que les chanoines font vitrer une partie de l'église Saint-Georges de Toulouse en 1563 (56).

L'abbaye de Saint-Sernin voit terminer son immense nef au début du XVI^e siècle. Mais les chanoines, fidèles à l'esprit roman, y ont toujours préféré la peinture murale aux vitraux historiés. Dans le premier tiers du siècle ils rouvrent les baies murées dont les vitres avaient été accidentées. C'est ainsi qu'en 1536 Antoine Ferret refait en bon verre de Normandie quatre verrières ruinées du chœur en façon de « parquetés », sans doute de simples losanges ; la cinquième fenêtre endommagée n'est pas rouverte. Mais Bernard Nalot, son beau-fils, est chargé de réparer quelques fenêtres des collatéraux vers 1542, après avoir achevé les peintures du chœur entreprises avec Antoine Olivier, mort accidentellement sur le chantier en 1537 (57).

Le couvent des Jacobins a été construit au XIV^e siècle. En 1512, les frères prêcheurs remettent en état ou plutôt, à mon avis, remplacent une grande partie des verrières de l'église grâce aux donations des fidèles. Des marchands pastelliers toulousains, espagnols et même allemands, les deux confréries des peyroliers et des orfèvres, un maître cordier, un maître-verrier et le prieur du couvent se sont ainsi chargés chacun d'une verrière. Les chapelles de l'abside sont éclairées chacune par une fenêtre à meneaux où figure le saint à qui elles sont dédiées ; telles sont les chapelles de Saint-Dominique, de Notre-Dame de Grâce (vitrail dû à Antoine Ferret), de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Madeleine ; il en coûte 18 livres par verrière à chacun des donateurs. Au nord, les deux chapelles entre le clocher et les chapelles précédentes ont une fenêtre moins large, à 14 livres pièce, où sont représentés les apôtres Pierre et Paul dans l'une, saint Pierre martyr dans l'autre. Du côté sud, à partir de la chapelle Sainte-Madeleine, on voit successivement des vitraux consacrés à sainte Catherine martyre (15 livres), puis à saint André, au Saint-Sépulcre et à saint Thomas, petites verrières à 13 livres 15 sous. Viennent ensuite le vitrail de la confrérie des orfèvres dédié à saint Éloi, le moins cher de tous à 11 livres, celui qui est au-dessus de la porte d'entrée au sujet non précisé (coût 12 livres), celui de sainte Catherine de Sienne (coût 13 livres) et la verrière de saint Luc, payée 17 livres, sans doute plus importante que les autres, vu sa position dans le chœur de l'église – cette chapelle étant en outre le siège de la confrérie des peintres et verriers. Au voisinage du chœur des religieux, les verrières sont également refaites sans que les sujets en soient précisés : le vitrail au-dessus du chœur du côté du grand cloître et les deux suivants, à 14 ou 15 livres l'unité, la rose au-dessus de la porte qui mène au cloître des Trois-Rois et le vitrail proche montant ensemble

53. MESURET, *Les peintres décorateurs*, p. 152, A.D. Haute-Garonne, 4 G 5, f° 313, 4 G 6, f° 13 v°, 1 G 712, f° 39 v°, 1 G 716, f° 32 (s'agit-il réellement de la nef « raimondine », nef étant parfois employée dans ces textes pour la partie droite du chœur ?), 4 G 7, f° 240, 297, 316, 318, 1 G 717, f° 18 v°.

54. A.D. Haute-Garonne, 1 E 866, f° 5, 19 v°, 93, 157, 229. Philippe WOLFF et Jean DIEUZAIDE, *Voix et images de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1962, p. 162.

55. Jean LESTRADE, « Saint-Étienne de Toulouse après l'incendie de 1609 ». A.D. Haute-Garonne, 4 G 82, f° 114.

56. A.D. Haute-Garonne, 4 G 6, f° 107, 2 Mi 639, 31 décembre 1563.

57. WATIN-GRANCHAMP et JULIEN, *op. cit.*

à 30 livres y compris l'armature en fer ; la rose au-dessus du chœur du côté du grand cloître avec son armature de fer revient à 21 livres. Quant au vitrail de saint Barthélemy sa localisation n'est pas donnée. Le couvent a en outre fourni des verges de fer et du ciment, et a pris à sa charge une partie des frais des chapelles des saints de l'Ordre – saint Dominique et saint Pierre de Vérone martyr –, ainsi que des trois roses (58).

Une douzaine d'années plus tard est entreprise la réfection des vitres du grand réfectoire (1525), suivie de l'agrandissement d'une partie des chapelles de l'abside : en 1525 celle de Saint-Dominique par le marchand Jean Bodet, en 1526 celle de Saint-Pierre martyr par Pierre Lopez, insigne bienfaiteur du couvent qui avait déjà payé en 1512 les vitraux de saint Dominique et de saint Jean-Baptiste, enfin en 1527, celle de saint Jérôme par un membre de la famille Saint-Étienne, aux frais de qui avait été refait en 1512 le vitrail au-dessus de la porte sud, et celle de sainte Marie-Madeleine par le marchand Pierre Suberne. Pour la chapelle Saint-Jérôme, autrefois de Saint-Jean-Baptiste, les vitraux sont refaits en même temps que les statues en raison du changement de dédicace. Quant à la chapelle Sainte-Marie-Madeleine, le contrat prévoit en 1527 que le maçon Michel Colin devra la bâtir sur le modèle de la chapelle Saint-Jérôme qu'il vient d'élever, qu'il pourra, s'il le veut, réutiliser la fenêtre d'axe à deux lancettes et qu'il ouvrira deux fenêtres simples dans les deux côtés ; il est vraisemblable que les vitraux de la fenêtre centrale ont été changés en même temps (59).

Dans les dernières années du xv^e siècle, après la fin de la guerre de Cent ans et le retour de la prospérité, les Augustins entreprennent de terminer leur église, qui était restée dépourvue de voûtes sur la nef. Les travaux commencent par le chœur et l'achèvement du gros œuvre est suivi de la mise en place de vitraux plus ou moins historiés remplaçant de simples vitres. Ainsi en 1495 ou 1496, le chœur est voûté et le marchand Pierre Boysson paie à Paul Garrigas, verrier de Caraman, 60 écus pour une fenêtre à trois lancettes au-dessus du chœur (60). À noter que l'on ne fait pas appel à un peintre-verrier toulousain – le métier étant alors totalement désorganisé. Les travaux de maçonnerie avancent lentement et en 1547 l'entrepreneur Jean Mange, dit Franciman, est chargé de nettoyer les vitres de l'église en profitant des échafaudages. La première fenêtre à être pourvue de vitraux en 1550 est celle de Sainte-Marguerite, à côté de la porte d'entrée ; le paiement de dix barres de fer et de clavettes attestent la confection d'une verrière neuve, sans doute ornée de l'image de sainte Marguerite, vu son coût élevé de plus de 8 livres. Puis deux fenêtres très peu décorées sont mises en place le long de la rue en 1552 (coût 9 livres pour les deux). Du côté sud, les travaux commencent à l'est, à hauteur de la chapelle du Saint-Sépulcre en 1555. La fenêtre haute de la nef mesure une quarantaine de pams, près de 9 m² ; les Augustins fournissent 12 barres de fer avec les clavettes, le verre ordinaire à 2 sous le pam et du verre « blanc » destiné à être coloré dans la masse ou peint en grisaille à 3 sous. Ils font appel à Joseph Gressier, maître-verrier de Toulouse, qui est payé 13 livres pour son travail et la fourniture du plomb. Vu le coût total de la verrière, plus de 19 livres, il est certain que celle-ci comportait des personnages, en plus des armoiries « dels Fabri », c'est-à-dire des Dufaur de Saint-Macary, patrons de la chapelle du Saint-Sépulcre. L'année suivante (1556), Joseph Gressier travaille à la fenêtre haute au-dessus de la chapelle Sainte-Catherine ; les Augustins lui fournissent cent panneaux de verre pour la somme de 6 livres. Mais les comptes du trésorier sont perdus pour les cinq années suivantes. On est donc très mal renseigné sur la suite des travaux dans la nef. Les Augustins n'ont pas noté non plus en 1564 le nom du peintre-verrier qui exécute les verrières de saint Jean et de saint Pierre, sans doute pour les chapelles du chœur. Quant au vitrail de saint Crépin, qui ne nécessite que deux barres de fer et dont le verre n'est pas fourni par les Augustins, il est sans doute de petites dimensions et son emplacement est inconnu. Enfin, après le retour de la paix, mais en 1597 seulement, la verrière de sainte Quitterie est mise en place dans la chapelle de ce nom près de la porte du chœur. Dès 1571, de grands travaux de vitrerie, sans doute des vitraux historiés, avaient été effectués autour du cloître dans les chapelles de Notre-Dame du chapitre et de l'*Ecce homo* pour la somme importante de 49 livres (61).

Mais les comptes des Augustins font connaître aussi les travaux d'entretien des fenêtres des bâtiments conventuels, généralement vitrées, parfois munies de châssis de bois fermés de papier comme à l'infirmerie. Au fond du réfectoire est monté en 1554 un vitrail de petites dimensions, dix pams seulement, pourvu d'une bordure colorée ou d'un rondel, vu le prix du verre à 5 sous le pam. Pour l'entretien courant, les Augustins font appel à des vitriers

58. A.D. Haute-Garonne, 112 H 60, f° 437, 453 (cote provisoire).

59. A.D. Haute-Garonne, 112 H 60, f° 39-40 (cote provisoire). Raymond CORRAZE, « La chapelle de Pierre de Suberne aux Jacobins », *Revue historique de Toulouse*, t. XXXVIII, 1941, p. 46-47.

60. Pierre SALIES, *Le passé méconnu. Les Augustins*, Toulouse, 1980.

61. A.D. Haute-Garonne, 127 H 158 à 127 H 162, *ad annum*. La chapelle Saint-Roch est pourvue de châssis vitrés en 1589, cf. A.D. Haute-Garonne, 1 E 862, f° 106 v°.

de Toulouse, toujours qualifiés de verriers, dont ils nous livrent quelques noms : Jean Monié (1565), Raimond Laville (1567), Pierre Arnaud (1567 et 1568), Méric (1569), Nicolas Calix (1574), Jean Dauriac (1574 et 1575); toutefois, de 1569 à 1574, ils ont pris à leur service un vitrier dont ils ne donnent pas le nom, aux gages de 5 sous par mois (62).

Le dernier édifice religieux toulousain pour lequel les textes fournissent quelques précisions est le couvent de Sainte-Claire du Salin. Aucun document n'est conservé concernant les cordeliers, les carmes ou les trinitaires. Pour les Filles repenties et l'hôpital Saint-Sébastien ne sont effectués que des travaux d'entretien de vitrerie simple, d'ailleurs fréquemment renouvelés.

Les clarisses se sont installées en 1352 à l'intérieur de la ville et ont eu du mal à construire leur couvent. À partir de 1507 elle rebâtissent leur chapelle qui est consacrée en 1518. C'est dans ce contexte que le père d'une des moniales, Jacques Rivirie, secrétaire du roi et seigneur de Tournefeuille, paie la reconstruction du portail de la chapelle par Guillaume Gourdon et fait exécuter, en 1513, deux vitraux par Pèlerin Frison, l'un, rond ou ovale, au-dessus de cette porte, au sujet non précisé – peut-être sainte Claire –, l'autre représentant la Nativité à un endroit non indiqué, pour le prix de 21 livres les deux. Pèlerin Frison avait déjà traité ce dernier thème dans le livre d'heures qui lui est attribué. La suppression des détails, les traits lourds, presque caricaturaux, des visages et les plis non fouillés des draperies de ces miniatures sont peut-être des habitudes de peintre-verrier, qui certes s'inspire des gravures mais en les simplifiant, vu la hauteur où sont placés les vitraux. Peut-être a-t-on dans cette miniature de la Bibliothèque de Toulouse une évocation du vitrail des clarisses (63).

Ajoutons que l'évêque de Mirepoix Philippe de Lévis (1497-1537) entreprend au début du siècle de grands travaux d'embellissement dans sa cathédrale, en particulier l'agrandissement de trois fenêtres où sont placés des vitraux représentant, outre sa devise et ses armoiries, saint Maurice, patron du diocèse, saint Jérôme, saint Pierre, saint Paul et saint Antoine, dont l'auteur est inconnu. Mais Blaise Olivier décore avant 1510 la chapelle du palais épiscopal de Mazerette et reçoit 100 livres pour fin de paie, chantier important donc. Y sont figurées des scènes de l'Incarnation et de la Passion, saint Maurice et d'autres saints (64).

L'édifice civil le mieux, ou plutôt le moins mal, documenté, est la Maison commune, composée de bâtiments disparates et de cours plus ou moins proches du Grand Consistoire, cœur de l'Hôtel de Ville. À partir de 1525 environ, les capitouls entreprennent la reconstruction des immeubles vétustes mais sans plan pré-établi. Ils ont l'habitude de marquer les travaux qu'ils font exécuter par l'apposition de leurs huit blasons. Les comptes municipaux permettent de suivre les étapes de la construction; malheureusement, ils sont peu détaillés pour les verrières et ne signalent jamais les sujets des vitres historiées à l'exception des armoiries des capitouls. Par contre, les mentions de réparation des plombs et de changement des verres sont innombrables.

Le Grand Consistoire est le centre de l'administration municipale. Il fait l'objet en 1511 d'une campagne de réfection des vitres: Olivier Obel y place de grandes verrières plus ou moins colorées et touche 33 livres, alors que Pèlerin Frison répare celles qui sont du côté de la rue des Imaginaires pour 4 livres seulement. En 1540 Michel Portal y refait « les quatre verrines d'ung fenestrage », c'est-à-dire les quatre panneaux d'une croisée. C'est en 1545 seulement que le Grand Consistoire est agrandi en déplaçant les murs est et sud; les vitres y sont protégées par des grillages. Il n'y a aucune mention de blasons des capitouls sur les verrières de cette campagne puisque ceux-ci sont apposés sur les murs. Il faut attendre 1578 pour que Jean Dupuy y place les huit écussons des capitouls. En 1581 est refaite la grande fenêtre du perron par Jean Molis. En 1586, le même Jean Molis pose huit blasons « à la vedraill » lors de travaux de remise en plomb. Enfin, en 1592, Antoine Laroche y exécute une croisée avec armoiries.

La Tour des Archives, qui abrite le Petit Consistoire au rez-de-chaussée et les archives à l'étage, est édifée en 1525-1527. Les quatre croisées des archives sont pourvues en 1530 de verrières dues à Louis Pézé aidé de Martin Antoine, qui avait procédé en 1528 à la peinture des armoiries sculptées des capitouls. Ces verrières sont remplacées en 1559 par des vitres « à façon de cul de lampe » dues à Bernard Bartier. Le Petit Consistoire ne connaît que des travaux d'entretien normaux jusqu'à la pose d'armoiries de la Ville, et non des capitouls, à la grande croisée du côté

62. A.D. Haute-Garonne, 127 H 158 à 127 H 162, *passim*.

63. CORRAZE, « Travaux à Sainte-Claire du Salin ». A.D. Haute-Garonne, 3 E 2830, 19 avril et 12 décembre 1513. Jocelyn DESCHAUX, Pascale CHARRON, Véronique LE RESTE, François AVRIL, *Livre d'heures enluminé par Pèlerin Frison, peintre des capitouls dans les années 1500*, Toulouse, Bibliothèque municipale, 2003.

64. Gratiën LEBLANC, « Histoire d'une cathédrale, Saint-Maurice de Mirepoix », *M.S.A.M.F.*, t. XXXIX, 1974-1975, p. 23-156. A.D. Ariège, 46 J 278, n° 45 et 46 J 246, n° 59, art. 35.

de la Cour du viguier en 1585, et les cabinets neufs près de la Chambre des comptes, qui a remplacé le Petit Consistoire, sont pourvus des armoiries de la Ville et des capitouls par Arnaud Molis en 1590.

La chapelle a été reconstruite vers 1525-1530. Les vitres sont mises en place en 1538 et protégées par un grillage. Jacques Bon exécute les verrières ordinaires aux armes des capitouls. Joseph Gressier est chargé du vitrail du fond de l'abside, qui, vu son prix élevé de 16 livres, est certainement historié et sans doute décoré de la Crucifixion traditionnelle à cet endroit.

L'arsenal a été édifié en 1557 à l'intérieur de l'enclos communal. Ses quatre croisées et sa demi-croisée sont pourvues de verrières en 1561 par Bernard Bartier, qui y place dix armoiries : celles du roi, de la Ville et des huit capitouls, accompagnées d'un motif décoratif, le « chapeau de triumphe », espèce de couronne de feuilles ou de fruits qui entoure les blasons. Les autres bâtiments de l'enclos comme le Poids de l'huile, le logis de l'Écu, la maison du veloutier et les prisons font l'objet de nombreux travaux de vitrerie mais jamais de pose d'armoiries car ils ne sont pas emblématiques de la Ville (65).

Par ailleurs les capitouls sont amenés à reconstruire la Cour du sénéchal et celles du juge ordinaire et du juge des appeaux. La Cour des juges ordinaire et des appeaux est installée dans un bâtiment neuf près de la Daurade en 1550 ; mais dès 1554 elle est unie à celle du Sénéchal qu'elle rejoint rue Mirabel. Joseph Gressier est chargé d'y vitrer sept croisées de verre blanc en 1550 et d'y apposer quatre armoiries – non pas celles des capitouls mais celles de la Ville et du roi de qui toute justice dépend. Antoine Ferret emporte le marché de la Cour du Sénéchal et d'une partie de celle des juges lors de leur déplacement. Il y pose des armoiries dont ne sont précisés ni le nombre ni le sujet ; il fournit alors 1065 pams de verre pour 140 livres. Arnaud Molis assure l'entretien des fenêtres du consistoire du Sénéchal en verre ordinaire à 1 sou 6 deniers le pam et utilise du verre coloré bien plus cher à 6 sous le pam pour les fenêtres neuves de la salle des « tauliers » (greffe) et la grande salle d'audience du Sénéchal en 1596 (66).

La Ville a repris et transformé en 1551 l'ancien collège de L'Esquile, maintenant « mys pour l'enseignement des langues latines, grecques et hébraïques ». Un nouveau bâtiment est construit de 1554 à 1558, puis, en 1561-1562, Bernard Bartier pose des vitres tant au collège de L'Esquile qu'à celui de Saint-Exupéry en utilisant un verre blanc relativement coûteux à 3 sous le pam et de simples losanges dans les vieilles constructions. Une nouvelle campagne de vitrerie, en 1585-1586, voit la mise en place de châssis de bois et toile cirée dans les salles basses et la réparation de « la védrailh », dont cinq panneaux sont ornés de bordures colorées ou de rondels à 5 sous le pam et de huit blasons, le tout dû à Jean Molis. Les frères Molis y assurent encore divers travaux d'entretien jusqu'à la fin du siècle (67).

Dans le même mouvement de développement de l'humanisme et de dynamisme de la foi après le concile de Trente, le cardinal de Joyeuse, archevêque de Toulouse de 1588 à 1605, fait construire une bibliothèque au-dessus de la grande salle de l'archevêché, éclairée par sept fenêtres de 54 pams chacune. Comme au collège de L'Esquile, on utilise du verre à 5 sous le pam, sans doute orné de rondels ou de grisailles. C'est également à cette époque qu'apparaît dans les constructions de l'archevêque de Toulouse la mention de « fenêtre brisée portant châssis à verre », c'est-à-dire de fenêtres ouvrantes à la française (68).

Quant aux maisons d'habitation, leurs fenêtres, quand elles sont vitrées, sont garnies de verre ordinaire comme dans celle que possède la confrérie du pain bénit rue des Filatiers ou dans celle du veloutier dans l'enclos communal. Les verrières historiées se rencontraient certes à la fin du XV^e siècle, comme à l'hôtellerie de la Madeleine rue des Couteliers, où Guillaume Batereilh place en 1494 des vitres dans quatre pièces. Du côté de la rue, trois croisées reçoivent des rondels, la quatrième reste unie. Dans la première croisée sont représentées la Crucifixion et les armes du roi, de la reine et du dauphin, dans la deuxième sainte Madeleine, les armes de l'hôtelier Jean Amouroux, saint Jean et Notre-Dame, dans la troisième saint Grégoire, saint Georges et de nouveau les armes de Jean Amouroux (69).

65. Grand Consistoire : A.M. Toulouse, CC 2360, n° 21 et 33, CC 1679, f° 29, CC 1733, f° 255, CC 1736, f° 150 v°, CC 1740, f° 279, CC 1747, f° 347. Archives : CC 2381, n° 187-188, CC 1670, f° 351, CC 1700, f° 141. Petit Consistoire : CC 1740, f° 279. Cabinets : CC 1745, f° 443. Chapelle : CC 1897, f° 41, 53 v°. Arsenal : CC 2433, f° 242.

66. Juges : A.M. Toulouse, CC 1913, f° 58. Juges et Sénéchal : CC 1917, f° 46-47, CC 1919, f° 84. Sénéchal : CC 2563, f° 20.

67. A.M. Toulouse, CC 2433, f° 96, 384, 386, CC 1710, f° 69, CC 1740, f° 301, CC 1741, f° 320 v°, CC 2523, f° 213-215.

68. A.D. Haute-Garonne, 1 G 935, pièces 7 et 40.

69. Raymond CORRAZE, « Les rues artistiques de Toulouse au XV^e siècle », *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques*, 1936-1937, p. 663-741, pièce justificative I n° 8.



FIG. 1. TOULOUSE, CATHÉDRALE, CHAPELLE SAINTE-JEANNE D'ARC. Verrière représentant en haut la déposition de croix et la Vierge de pitié, en bas saint Roch et saint Sébastien, attribuée à Antoine Ferret vers 1520-1530.

Mais on n'a retrouvé jusqu'à présent aucun texte attestant la participation d'un peintre-verrier à la décoration des nombreux hôtels toulousains élevés dans la première moitié du XVI^e siècle. Le goût des vitres colorées religieuses est passé ; le verre blanc et la peinture murale ont remplacé les verrières dans les belles maisons urbaines. Par contre, l'usage des rondels, armoriés tout au moins, se maintient au milieu du siècle dans les demeures de prestige à la campagne.

Au château de Saint-Élix, construit de 1541 à 1545, Pierre Potier, seigneur de La Terrasse, fait appel au peintre-verrier Joseph Gressier pour réaliser des verrières blanches dont le centre est décoré d'un phylactère avec une devise et les quatre coins de « médailles » qui, dans le vocabulaire de l'art des verriers du XVI^e siècle, peuvent être aussi bien des médaillons avec tête à l'antique qu'un rondel religieux ou des armoiries (70).

Lors de l'agrandissement du château de Balma, l'archevêque de Toulouse fait placer en 1544 ses armoiries aux différentes verrières de la grande salle par François Godoffre, qui répare en outre, une « majesté d'évêque » – peut-être un évêque bénissant (71).

Aucun des vitraux signalés par les textes ne subsiste et très rares sont ceux qui sont conservés. Il n'existe plus aucune verrière civile et, à Toulouse, seules la cathédrale et la chapelle Notre-Dame-de-Nazareth possèdent encore une partie de leur vitrerie du XVI^e siècle.

Les verrières de Saint-Étienne ont été affectées par diverses catastrophes : l'incendie de la charpente du chœur en 1609, la tempête de 1805, l'explosion du magasin à poudres de Saint-Jacques en 1816. Mais les dégâts les plus importants sont dus aux hommes du XIX^e siècle : déplacements, installation de vitraux provenant d'autres édifices et restaurations abusives ont laissé peu d'œuvres à leur place d'origine. Dans la chapelle dédiée à Jeanne d'Arc, dite autrefois du Saint-Sépulcre, la fenêtre à deux lancettes (fig. 1), est garnie dans sa partie haute de deux groupes, la déposition de croix et la *Pietà*, scènes iconographiquement convenables pour une dédicace au Saint-Sépulcre. En-dessous figurent saint Roch et saint Sébastien, encadrés par des colonnes et un entablement qui sembleraient plus à leur place dans la chapelle Saint-Roch voisine, dont on ignore à quelle date elle a changé son vocable primitif de Saint-Blaise pour celui de Saint-Roch. L'intervention d'Antoine de Moles et d'Antoine Troy en 1632 explique sans doute la maladresse de l'anatomie des jambes et la qualité inférieure de cette partie du vitrail ; la présence de l'ange derrière saint Sébastien doit être l'effet d'une restauration du XIX^e siècle. Sous les saints antipesteux, au-dessus de la

70. A.D. Haute-Garonne, 3 E 5210, f^o 101, publié par GINESTY et TOLLON, *op. cit.*, pièce justificative n^o 12.

71. A.D. Haute-Garonne, 1 G 712, f^o 36 v^o, publié par CORRAZE, « Les meubles du château de Balma ».

partie murée par Levesville, ont été regroupés dans le plus grand désordre divers fragments du XVI^e siècle, dont une assez jolie petite tête. Ces quatre panneaux sont l'œuvre d'un seul artiste vers 1530, même s'ils ne proviennent pas tous de la même fenêtre. Celui-ci utilisait des verres de nuance peu fréquente, en particulier un pourpre foncé et un vert ; il connaissait l'anatomie et la perspective ainsi que le décor de la Renaissance et avait en outre le sens de l'effet monumental. On peut penser à Antoine Ferret, peintre-verrier héritier de l'art de Guillaume Papillon, proche d'Arnaud de Moles, et de surcroît, peintre apprécié des capitouls.

Saint-Étienne de Toulouse conserve encore dans la chapelle Saint-Jacques quelques fragments de vitraux de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e, venant peut-être des Jacobins à moins que ce soit de la chapelle Saint-Dominique de la cathédrale, et représentant la Vierge à l'Enfant et saint Dominique présentant un frère. Un Dieu le Père au centre de la rose occidentale et des fragments informes au même endroit sont encore à signaler (72).

Les trois verrières du chœur de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges, bien maltraitées elles aussi par le temps et dues à l'évêque Jean de Mauléon (1523-1551), sont, par chance, datées de 1539 sur des banderoles tenues par des *putti* en haut de la fenêtre septentrionale. Sont représentés sur la verrière centrale l'Annonce aux bergers sous des architectures antiquisantes, la Nativité, très douteuse, au-dessus de l'évêque Jean de Mauléon agenouillé et de son patron saint Jean-Baptiste baptisant le Christ, au nord les dais datés de 1539, l'Annonciation refaite, l'*Ecce homo* et les armes de Jean de Mauléon, au sud, des frontons et cabochons surmontant une Adoration des mages refaite à l'exception de la Vierge tenant l'Enfant, un évêque moderne et saint Jean l'Évangéliste, second patron de Jean de Mauléon. Ces verrières ont été rattachées à l'école toulousaine et semblent donc pouvoir être attribuées comme celles de Saint-Étienne à Antoine Ferret, d'autant qu'on ne lui connaît aucun chantier à Toulouse entre 1538 et 1546 (73).

La chapelle Notre-Dame-de-Nazareth à Toulouse renferme quelques petits vitraux du début du XVI^e siècle, dans la première chapelle nord, trois *putti* debout et un saint en buste dans le remplage, et dans la seconde un ange agenouillé balançant un encensoir. Dans l'oculus au-dessus de l'autel, est représentée la Nativité, surmontée de deux anges emportant la *casa sancta* de Lorette (fig. 2). La composition confuse de la partie gauche laisse planer un doute sur l'authenticité de ce vitrail très restauré. À défaut d'état-civil, il est du moins à peu près daté de la fin du XVI^e siècle, puisqu'y figurent par deux fois les armes de Jacques de Casanove, capitoul en 1593. Or, en cette fin du XVI^e siècle, seuls Jean Molis et son frère paraissent avoir été capables d'exécuter un vitrail historié, mais cette attribution n'est qu'une simple hypothèse (74).



FIG. 2. TOULOUSE, CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-NAZARETH. Oculus au-dessus de l'autel représentant la Nativité, attribué à Jean et Arnaud Molis vers 1590.

72. Daniel CAZES, « Travaux et restaurations à la cathédrale de Toulouse aux XIX^e et XX^e siècles (1802-1969) », *M.S.A.M.F.*, t. XLIII, 1979-1980, p. 7-80.

73. Robert GAVELLE, « Sur l'art de la Renaissance et de la Contre-Réforme à Saint-Bertrand de Comminges », *Revue de Comminges*, t. LXXXIV, 1971, p. 159-194. Jean ROLLET, « Essai sur l'œuvre d'Arnaud de Moles », *Revue de la Société archéologique du Gers*, 97^e année, 1996, p. 133-152 attribuée à l'atelier toulousain les vitraux de Saint-Étienne de Toulouse, Saint-Bertrand de Comminges, Simorre (Gers), Notre-Dame de Seissan (Gers).

74. Robert GILLIS, « Visite de la chapelle de Nazareth », *L'Auta*, 1991, p. 152.

Non loin de Toulouse, une église possède encore sa vitrerie du XVI^e siècle. À L'Isle-en-Dodon quatre fenêtres ont conservé leurs vitraux historiés. Dans les deux oculi du chœur sont représentées dans l'un, l'Annonciation, dans l'autre, l'Adoration des mages. Dans la lancette septentrionale on voit de bas en haut Adam et Ève tentés par le serpent, le martyr de saint Sébastien et la Trinité. Dans le vitrail symétrique figurent saint Jacques le majeur en pèlerin, saint Adrien, patron de l'église, accompagné de la sibylle de Delphes, saint Jean-Baptiste et la Crucifixion. Ces vitraux remontent à la première moitié du XVI^e siècle, à l'exception du saint Jacques en pèlerin marchant sur un carrelage fleuri, qui ne date que du XVII^e siècle et a sans doute été exécuté non pour l'église Saint-Adrien, mais pour quelque chapelle Saint-Jacques. L'architecte en chef des monuments historiques, dans son rapport sur le classement partiel de l'église en 1907, date ces vitraux de 1509, sans donner ni précisions ni références; cette date était-elle inscrite sur un fragment disparu? Mais la comparaison entre l'Adoration des mages et une gravure de Lucas de Leyde, datée de 1513, infirme, semble-t-il, cette opinion. Enfin, ces vitraux ont été attribués à Jean Olivier, peintre-verrier de L'Isle-en-Dodon, attesté à Toulouse en 1472. On peut formuler une autre hypothèse en tenant compte de cet artiste local: Blaise Olivier, maître-verrier toulousain, serait le fils ou le neveu de Jean Olivier et aurait exécuté ces vitraux entre 1509-1510 (1510 est la date de fin de paye de ses travaux à Mirepoix où il ne résidait peut-être plus depuis quelque temps) et 1517, où il exécute son chef-d'œuvre de maître-peintre à Toulouse; il se serait inspiré de gravures allemandes pour le personnage d'Ève et les soldats du martyr de saint Sébastien, et de celle de Lucas de Leyde pour la composition de l'Adoration des mages (75).

En résumé, parmi les peintres, peintres-verriers et vitriers qui forment encore un seul métier au début du XVI^e siècle, il est difficile de dénombrer les véritables peintres-verriers au sens actuel du terme, ceux-ci se disant volontiers simplement peintres. Les peintres-verriers toulousains sont peu nombreux, environ une trentaine pour tout le siècle, et seuls six d'entre eux font figure de chefs d'atelier. Ils ne sont pas plus de deux à exercer en même temps leur art. À Guillaume Papillon, mort avant 1504, succède Pèlerin Frison, attesté de 1503 à 1513. Antoine Ferret, le véritable héritier de Guillaume Papillon, travaille de 1510 à 1554. Joseph Gressier, actif de 1537 à 1565, est contemporain de Bernard Bartier (de 1556 à 1561) et les frères Molis poursuivent leur activité de 1574 à 1611. Ces peintres-verriers ne sont pas toulousains: Guillaume Papillon venait de Pont-Saint-Esprit, Antoine Ferret de Brioude, les frères Molis de la région d'Auch; Pèlerin Frison et François Godoffre étaient sans doute originaires des Pays-Bas; Joseph Gressier, compagnon de Jean Duclou dit de Calais, était peut-être du nord de la France comme son maître. Mais ils sont venus s'installer à Toulouse, attirés par la richesse de la ville. Toutefois, dans cette période de prospérité, seul le clergé fait appel à eux pour des programmes importants. Les capitouls ne commandent guère que des armoiries, des bordures colorées ou des grisailles et les particuliers ignorent pratiquement les peintres-verriers. On n'a en effet retrouvé encore aucun contrat pour les nombreux hôtels élevés par les marchands ou les parlementaires du XVI^e siècle. Le recours aux vitriers, qui exécutent non seulement des fenêtres à losanges montés en plomb mais aussi des vitres en panneaux placés dans des châssis de bois, permet assurément un meilleur éclairage des pièces. Seuls les propriétaires de châteaux décorent encore leurs fenêtres de rondels, motifs ou armoiries, placés au milieu de verres losangés blancs. Le goût des Toulousains pour les murs peints a au contraire favorisé le développement de la peinture. Toulouse n'a donc pas connu au XVI^e siècle un épanouissement du vitrail comparable à celui de la Champagne, de la Normandie ou de l'Île-de-France. Et, pour comble de malheur, les très rares verrières toulousaines ayant survécu aux guerres, révolutions, catastrophes diverses et restaurations sont dépourvues de tout état-civil, que ce soit le monument d'origine, la date d'exécution ou l'auteur du travail.

75. Toulouse, DRAC, Monuments historiques, dossier de classement. Clément LABORIE, *L'Isle-en-Dodon et son église fortifiée*, Soueilles, 1974. Robert GAVELLE, « Une gravure de Lucas de Leyde imitée dans un vitrail de l'église de l'Isle-en-Dodon », *Revue de Comminges*, t. LXXXII, 1979, p. 191-197.

ANNEXE

**LISTE DES PEINTRES-VERRIERS, PEINTRES ET VITRIERS TOULOUSAINS DU XVI^e SIÈCLE
AVEC LES DATES EXTRÊMES OÙ ILS SONT ATTESTÉS.****Les peintres-verriers**

Baudiot Jean (1551, 1563) - Bartier Bernard (1556, 1562) - Bon Jacques (1527, 1560, mort avant 1570) - Carbonnel Guillaume (1506, 1507) - Cornoalle Servais (1535, 1563, mort avant 1565) - Daurat Archambaud (1531, 1541) - Duclou Jean dit de Calais (1513, mort en 1536) - Dupuy Jean (1578, 1588) - Ferret Antoine, gendre de Guillaume Papillon (1509, 1554) - Frison Pèlerin (1503, 1518, mort avant 1520) - Godoffre François (1517, 1544) - Godoffre Jean (1551, 1577, mort avant 1581) - Graf Henri (1517, 1526) - Gressier Joseph (1526, 1568) - Jacquier Salomon (1582, 1584) - Lafarga Guillaume (1515, 1519) - Laroche Antoine (1592, 1599) - Letelha Bertrand (1505) - Molis Arnaud, frère de Jean (1577, 1612) - Molis Jean, frère d'Arnaud (1573, 1612) - Nalot Bernard, fils de Guillaume, beau-fils d'Antoine Ferret (1508, mort en 1550) - Nalot Guillaume, gendre de Guillaume Papillon, père de Bernard (1500, mort avant 1508) - Normail Pierre (1569, 1575) - Obel Olivier (1506, 1540) - Olivier Blaise (1510, 1529) - Papillon François (1503, 1508) - Pesé Louis (1506, 1534) - Portal Hélyot, fils de Bernard (1501, 1520) - Portal Michel, fils de Bernard (1513, 1551) - Vergès André, fils de Raymond, frère de Jean (1557, 1596) - Vergès François, fils d'André (1596, 1613) - Vergès Jean, fils de Raymond, frère d'André (1557, 1591).

Les peintres

Abadia François (1500, 1530) - Agret Gervais (1526, 1538) - Antoine Martin (1526, 1527) - Arceguelh Barthélemy (1519, 1526) - Argaud Mathieu (1579) - Arnaud Arnaud, beau-père de Jacques Boulbène (1564, 1584) - Arnaud Pierre (1565, 1590) - Artic Jean (1557) - Ayera Arnaud (1506, 1514) - Balet Bernard (1523, 1528) - Batalha Jacques (1524, 1525) - Baudoin Jean (1523, 1527) - Bonail Arnaud (1528) - Bordeneuve Jean (1566, 1575) - Bordeneuve Pierre (1581) - Boulbène Jacques, gendre d'Arnaud Arnaud (1586, mort en 1605) - Boyer Antoine (1550) - Breu Pierre (1531) - Burgault Michel (1577, 1581) - Buroberri Jean (1512, 1517) - Butan Pierre (1566) - Casanove Pierre (1539, 1543) - Cypre Jean (1520, 1534) - Cypre Pierre (1560) - Clerjac Jacques (1599) - Cochin Guillaume, fils de Mathieu (1521, 1551) - Cochin Jacques (1517) - Cochin Jean (1506, 1513) - Cochin Mathieu, père de Guillaume (1498, 1528) - Colas Gauthier (1506) - Conault Laurent (1506, 1528) - Corneille Étienne (1506, 1528) - Cornoalle François, fils de Servais (1565, 1566) - Corrèze François (1518, 1539) - Cortois Antoine (1546) - Dagain, Daniel (1596, 1598) - Dalancourt Jacques (1530, 1531) - Darlande Jean (1506) - Decamps Jacques (1575, 1600) - Demeaux Jean (1506) - Demoles Grégoire (1518) - Depré Jean (1529) - Derieux Jean (1546) - Desempe Jacques (1581) - Diric Jean (1506, 1513) - Dubar Jean (1503) - Duclou Jean (1563) - Dupujol Bernard (1544, 1547) - Dupunhau Bernard (1539) - Duval Jean dit le Picard (1506, 1514) - Espan Jean (1518, 1528) - Étienne Corneille, cf. Corneille Étienne - Fagelin Jean dit Lepage (1550, 1564) - Ferbenier Mathieu (1518, 1519) - Filhol Vidal (1512) - Forga Gilles (1514) - Frizon Antoine (1565) - Galleri Charles (1600) - Garnier Guillaume (1541, 1542) - Gherhard Peter dit Girard de Hollande (1531, 1534) - Gibert Jean dit Cupido (1574, 1594) - Godoffle Antoine (1535) - Godoffle Christophe (1534) - Godoffle Folquet (1520) - Gout Jean (1575) - Grangia Bernard, Bertrand (1499, 1513) - Grateloup Guillaume (1566) - Guillemain Hervé dit le Breton (1554) - Labastide Jean (1551) - Lavoute (1543) - Ledouzy ou Leduy Gonin (1563, 1593) - Leduyt Simon, Sébastien (1526, 1540) - Leguoy Martin (1553) - Leroy Thierry (1584, 1586) - Martin Antoine cf. Antoine Martin - Mashuquel Jean-Pierre (1521, 1523) - Maulcorrèze François cf. Corrèze François - Maynier Raimond (1537) - Meaux Jean de, cf. Demeaux Jean - Melon Antoine (1566) - Michard François (1548, 1551) - Molinier Gilles (1526) - Montfort Arnaud (1563) - Montfort Bernard (1544) - Moynier François (1575, 1599) - Olivier Antoine dit Milhau (1509, mort en 1537) - Peyriolle Jean (1596) - Pigeau Bernard (1551) - Pimel Samson (1560) - Pingault Charles (1533, 1535) - Prat Jean (1540, 1557) - Raulin Nicolas

(1530, 1533) - Rivière Bernard (1566) - Robin Laurent (1489, 1510) - Rocault Huguet (1506) - Roquefort Louis (1572, 1582) - Roy Jean (1526) - Sabatié Pierre (1554, 1579) - Seguer Barthélemy (1519, 1520) - Vergès Dominique, frère de Raymond (1546, 1588) - Vergès Raymond, frère de Dominique, père d'André et Jean, peintres-verriers (1526, 1551) - Vichore Jean (1513, 1519).

Les vitriers

Alboy Jacques (1570, 1581) - Auger Folcran (1508) - Barasset André (1526, 1528) - Baro André (1509) - Baylliet Olivier (1536) - Belandera ou Ladaurada Jean (1500, 1514) - Bérail Jean (1567, 1581) - Birton Girard (1551, 1567) - Bordas Jean (1508) - Bordeneuve Jean (1563) - Bordeneuve Pierre (1551, 1598) - Borderie François (1543) - Breton Jean-Claude (1567, 1569) - Calix Nicolas (1552, 1584) - Cambolas Pierre (1575, 1581) - Cassaigne Antoine (1581, mort avant 1598) - Cavalier Antonin (1511, 1526) - Cedos Domenge (1530, 1550) - Cedos Jacques, gendre de Pierre Pautard (1541, 1562) - Cedos Jean (1541, 1562) - Cedos Pierre (1540, 1550) - Cousin Jean (1506, 1528) - Cousin Jean (1535, 1568) - Cousin Jean (1575, 1581) - Couso Guillaume (1596, 1598) - Christoffle François (1519) - Daulande Auric (1504) - Dauriac Jean (1574) - Delpech Jean, gendre de Pierre Pautard (1544, 1557, mort avant 1573) - Dels Jean (1599) - Deponis (1573) - Devila Léonard (1503, 1520) - Deydie Bernard (1581) - Dumas Barthélemy (1570) - Dupleu Jean (1518) - Duvergié Françoise (1521) - Duvergié Huguet (1499, 1512) - Escalie Nicolas cf. Calix Nicolas - Escot Jean (1582) - Estevenet Domenge (1563) - Faure Bernard (1520, 1528) - Faure Guillaume (1597, 1610) - Febrier Pierre (1576) - Folcran Auger, cf. Auger Folcran - Gaulayne Pierre (1565, 1595) - Ladandela Arnaud Guilhem (1521) - Ladandera Jean, cf. Belandera Jean - Ladaurada Jean, cf. Belandera Jean - Laville Raimond (1567, 1581) - Lobieia Pierre (1508) - Lopelit Jean (1512) - Loys Blaise (1498, 1502) - Maertel Martin (mort avant 1557) - Mazet Pierre (1563) - Moynier Jean (1565, 1588) - Nirafort Pierre (1597) - Nounam Jean (1571) - Pautard Pierre, beau-père de Jacques Cedos et de Jean Delpech (1510, 1521, mort avant 1544) - Pedofin Jean (1562) - Peitavi James (1506, 1508) - Ponsan James (1581) - Poux Jean (1560) - Pujol Pierre (1568) - Reynal Antoine (1551) - Seyla Guillaume (1576) - Sicart Pierre (1539, 1563) - Sparrie Guillaume (1540) - Tournier Guillaume dit Labesse (1551, 1563) - Tournier Jean (mort avant 1563) - Vidal Pierre (1570).